

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

7^{ME} ANNÉE, No 342.—SAMEDI, 22 NOVEMBRE 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



PROJET DU MONUMENT A ELEVER A CHICAGO, EN 1892, A LA MEMOIRE DE CHRISTOPHE COLOMB

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 NOVEMBRE 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Le gros lot. — A nos correspondants. — Gare la fraude. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Poésie ! Pour un album, par Emmanuel H. Walter. — Dernières reliques, par J. S. E. — Chronique : Novembre et nos cimetières, par Chs-M. Ducharme. — La droite voie, par El. Ch. — A travers le Canada : Salaberry de Valleyfield, par Jules Saint-Elme. — L'habitation humaine, par G.-A. Dumont. — L'aumône, par François Coppée. — Le mois des morts, par J. P. Vébert. — Nécrologie : Chs-M. Ducharme, par Rodolphe Brunet. — La vie américaine, par Louis de Saintes. — Choses littéraires, par Léon Richard. — Un monument à Christophe Colomb, par Paul Colonnier. — Feuilleton : Fleur-de-Mai. — La mode. — L'arnet de la cuisinière.

GRAVURES : Projet du monument à élever à Chicago, en 1892, à la mémoire de Christophe Colomb. — Portrait de M. Chs-M. Ducharme. — Région du Lac St-Jean : Hébertville ; Hôtel Robertval. — A travers le Canada : Salaberry de Valleyfield ; Résidence de M. le maire Boyer ; La filature de coton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LE GROS LOT

M. Lous Lapointe, 52, rue Perthuis, Montréal, a gagné la prime de \$30.00 au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ.

A NOS CORRESPONDANTS

Nous prévenons encore une fois nos correspondants que tous les manuscrits ne portant pas une signature responsable pour la rédaction seront impitoyablement jetés au panier.

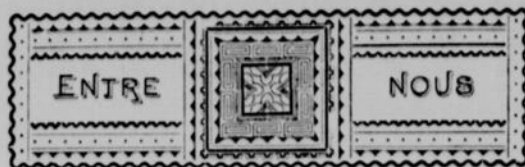
On comprendra facilement la nécessité de cette mesure, quand on saura que bon nombre de correspondants anonymes nous expédient comme étant de leur cru et absolument inédite de la prose ou de la poésie plagée çà et là dans nos recueils littéraires.

GARE LA FRAUDE

Nous prévenons nos lecteurs et patrons des Etats-Unis que le MONDE ILLUSTRÉ n'a qu'un seul agent accrédité pour solliciter leurs abonnements : c'est M. Léon de Poltorazky, dont nous avons spécialement, à cet effet, publié le portrait et une courte monographie, lors de son départ pour une tournée à travers les Etats de la Nouvelle-Angleterre.

Nous sympathisons avec le juste dépit de quelques lecteurs trop crédules, qui se sont laissés frauder par de pseudo agents de notre journal, et qui nous en écrivent, chaque jour, de copieuses doléances, mais nous ne pouvons que leur conseiller d'être en garde contre cette filouterie de nouveau genre, et, à défaut de M. de Poltorazky lui-même, de vouloir bien s'adresser, pour abonnements, etc., à nos bureaux, 40 Place Jacques Cartier, Montréal.

L'ADMINISTRATION.



ous connaissez le monologue d'Hamlet.

Il est au cimetière, les fossoyeurs creusent la tombe d'Ophélie, et, tout en chantant l'amour et le bon vin, ils échangent des plaisanteries épicées. Hamlet ramasse un crâne et l'examine :

"Ce crâne avait une langue autrefois, qui pouvait

chanter aussi... Comme ce maraud le fait rouler par terre ! Il n'en ferait pas pis si c'était la mâchoire de Cain qui commit le premier meurtre ! C'est peut-être la caboche d'un politique, que cet animal traite ainsi du haut en bas ; d'un homme qui eût voulu gouverner Dieu !... ou d'un courtisan qui savait dire : "Bonjour, mon glorieux seigneur, comment te portes-tu mon, excellent seigneur". N'est-ce pas bien possible ? Oui, assurément ; et aujourd'hui le voilà, monseigneur, mangé-aux-vers, décharné, et la mâchoire brisée par la bêche du fossoyeur. C'est là une belle révolution et bien profitable à observer. Ces os ont-ils coûté si peu à former qu'ils doivent servir à jouer aux quilles ? Les miens frissonnent à y songer."

Hamlet ignorait le nom ou la position du propriétaire de ce crâne, et nous sommes toujours dans la même ignorance quand nous retrouvons l'enveloppe du cerveau d'un être quelconque touché par la mort à une époque lointaine, à moins que des renseignements spéciaux ne nous permettent de le découvrir ; en d'autres termes un crâne ne nous dit rien de celui à qui il a appartenu.

Les savants, en l'examinant, tirent cependant quelques conséquences de sa forme et de son volume, et c'est de ce sujet que je vous entretiendrai aujourd'hui, quelque grave et ennuyeux qu'il puisse paraître au premier abord.

Vous savez, que j'ai depuis bientôt sept ans, l'habitude de vous entretenir des réflexions que je fais après avoir lu ou observé et c'est entre nous que je pense tout haut.

Or, je viens de lire un livre très curieux, *La Physiologie et l'hygiène du cerveau*, de Guyot-Daubès, qui contient certaines études qui ne sont pas dénuées d'intérêt, je crois.

* * * Que de fois sommes-nous impressionnés par la physionomie, l'extérieur, la figure, le physique en général d'une personne que nous n'avons jamais vue et sur laquelle nous portons cependant un jugement parfois téméraire ?

C'est surtout la tête que nous regardons, les yeux, l'expression de l'individu que nous observons.

- Quelle tête intelligente !
- Quelle boule de loto !
- Quelle énergie dans cette tête !
- Une tête puissante !
- Une tête de melon !
- Une tête de pipe !

Et cætera, et cætera, car on pourrait multiplier les réflexions.

Le savant, lui, raisonne autrement et M. Guyot-Daubès nous dit au début de son livre :

"L'observation démontre que le développement du cerveau est presque toujours en raison de l'intelligence, en raison de l'intensité habituelle de ses fonctions, soit que l'on considère une espèce animale, une race ou un individu isolé.

"Il en résulte que l'examen et la mesure de l'enveloppe osseuse du cerveau, autrement dit du crâne, peut donner de précieux renseignements sur le degré d'aptitude intellectuelle d'êtres vivants ou disparus."

Puis, après un exposé de remarques générales, l'auteur admet que le développement du crâne est en raison directe du degré d'intelligence des êtres, ou que la capacité crânienne, comparativement au

poids du corps des animaux, est proportionnelle à leurs facultés intellectuelles.

Les poissons, les reptiles ont le cerveau très peu développé.

Les léporides, lièvres, lapins, etc., ont peu de cerveau et peu d'intelligence. Les souris, rats, etc., possèdent au contraire un cerveau relativement grand par rapport à leur poids.

Les oiseaux, et surtout certaines espèces ont une capacité crânienne très développée.

Il est donc absurde, d'après cette théorie de comparer un imbécile à un serin ; mais je ne discute pas.

Les ruminants ont presque tous un cerveau peu volumineux ; le mouton, le bœuf, le dromadaire en sont des exemples.

Le crâne de certains carnassiers, du renard, du loup, et celui du chien, a une capacité beaucoup plus grande. Le crâne des singes leur est de beaucoup supérieur.

Puis vient l'homme qui occupe le premier rang dans la série des êtres.

* * * Il y a quelques années, dit M. Guyot-Daubès, le Dr Delaunay fit une enquête intéressante en vue de déterminer quelle est l'influence de la profession et de l'intensité du travail cérébral sur la grosseur et la forme de la tête.

Pour cela, il s'adressa à un grand nombre de chapeliers qui, pour la plupart, lui fournirent, d'après leurs registres, la peinture de la tête de leurs clients habituels.

Cette enquête donna au Dr Delaunay les curieux résultats suivants :

Les personnes qui exercent des professions libérales ou intellectuelles ont la tête plus grosse que celles qui exercent des professions manuelles.

Dans les quartiers ouvriers, les chapeliers ne coiffent que de petites têtes. Dans le quartier Mouffetard, par exemple, les coiffures que les chapeliers ont en magasin sont grandes.

Les casquettes de trente-cinq sous qui sont destinées aux ouvriers, ont en général l'entrée plus petite que les casquettes destinées aux bureaucrates et aux négociants.

Dans le faubourg Montmartre et les quartiers du grand commerce parisien, les têtes sont plus grosses que dans les quartiers éloignés du centre à-dire que dans ces quartiers centre.

C'est sur la rive gauche et surtout dans le quartier des écoles que les chapeliers coiffent les plus grosses têtes.

Les Polytechniciens, bien qu'étant généralement un peu plus jeunes, ont une entrée analogue.

L'entrée des bérêts, la coiffure officielle adoptée par les étudiants, est beaucoup plus considérable que celle des calottes de drap que portent les commis de magasin.

Le Dr Le Bon a appliqué sa méthode de classification des crânes par séries de grosseur à la classification des têtes sur le vivant et il est arrivé à des conclusions non moins intéressantes.

Il a divisé Paris en quatre catégories sociales, — division dont je lui laisse toute la responsabilité, du reste — Les savants et lettrés, les bourgeois, les nobles d'anciennes familles, et les domestiques.

Ayant eu à sa disposition les registres d'un grand chapelier parisien sur lesquels se trouvaient inscrits les noms de 1,200 clients, la mesure de leur tête et leur profession, il put grouper ces mesures par séries et dresser un tableau proportionnel.

Ce tableau, je l'ai devant les yeux, et on constate en le lisant que les savants et lettrés ont la tête généralement grosse et occupent le premier rang, les bourgeois le second, les nobles le troisième, et les domestiques le dernier.

* * * Mais, voilà que tout à coup, je suis pris d'un sentiment étrange.

J'abandonne le sujet, les royalistes m'en voudraient, les domestiques vont me honnir, les nobles me regarderont d'un mauvais œil ; les savants me oindront, et les bourgeois se moqueront de moi.

Décidément j'abandonne le sujet et, cependant, que de choses il y aurait à dire !!!

* * Les journaux de New-York nous annoncent la mort de Bazerque.

Bazerque ! un vieux Français, un ancien soldat, Bazerque que tout le monde a connu sur les rives du Saint-Laurent, de Montréal à Québec, Bazerque, le joyeux voyageur, l'irrésistible placier, qui faisait commerce de vins, liqueurs, etc., etc., avec verve, un esprit, une désinvolture, un humour meroyables.

La nouvelle nous a surpris, et, comme je l'annonçais hier à Faucher de St. Maurice, il me passa aussitôt la biographie suivante écrite il y a déjà dix ans, peut-être.

Bazerque nous a fait passer de trop joyeux moments pour qu'il disparaisse sans laisser de traces.

C'était un brave cœur, un honnête homme, un bon français, devenu bon Canadien, et j'aime les bonnes natures.

Mais je laisse parler Faucher :

"Tête à X, profilasétique, nez de bourguignon, il peut faire tout aussi bien un pont, une voie ferrée, le café, un punch ou un madrigal. L'épée, le tire-bouchon, le théodolithe et la fouchette sont ses armes habituelles. Il a appris ses premiers mots d'arabes au siège de Laghouat ; perdu un soulier de l'administration sur les hauteurs de l'Alma, éternué à Malakoff, baragouiné de l'anglais à Inkermann, tordu la douille de son sabre-bayonnette à Traktir, ramassé deux blessures sous Sébastopol, des rhumatismes un peu partout, et la croix de la Légion d'honneur sous Paris assiégé.

"Il a tout fait ; touché à tout ; appris tout ; et cependant il n'est rien. C'est une charade en action.

"Tour à tour zouave, ingénieur, marchand, diplomate, officier, il aurait pu être général de division au Japon, ingénieur en chef d'un chemin de fer espagnol, chef de bureau chez Bischoffheim, représentant dans la république Argentine, et n'importe quoi, dans n'importe quelle république de l'Amérique centrale. Pour rire de l'humanité, et la mieux saisir sur le vif, il a préféré être commis-voyageur, et faire modestement dans les Gaudissart de Balzac. C'est le chef d'œuvre du genre.

"Oeil à reflet d'acier, dents excellentes posées sans douleurs, dit-on, chez le dentiste du coin, marchandises de premier choix et à six mois de crédit, éloquence entraînant, ce robuste estomac a fait de l'épicière son pain quotidien. Sa façon de se jouer de la redoutable puissance de l'épicerie, comme le Nord-Est se joue de la neige, comme la fortune s'obstine de plus en plus à se jouer de chacun des membres du club des "Vingt-un".

"Bon enfant, bon ami, il aurait pu être bon époux et bon père. Il a préféré se sacrifier et faire de sa vie deux parts de dévouement : l'une donnée à notre mère la France, l'autre consacrée chaque jour à la piété fraternelle. C'est un prix Monthy on doublé de Figaro. Ce qui fait qu'on ne doit plus s'étonner de voir percer à travers cet acte continue de modeste abnégation, l'éclat du franc rire gaulois. Aussi, chacun s'empresse-t-il de reconnaître, que personne mieux que lui ne sait porter avec plus de dignité, la quadruple distinction de parisien gasconnant, de membre actif de la société d'admiration mutuelle de grand propriétaire de châteaux en Espagne et de président perpétuel du club des "Vingt-un."

* * Bazerque avait souvent d'étranges repar- ties.

Un jour le baron de Toussicourt se vantait de l'ancienneté de sa famille.

—Peuh ! fit Bazerque, la mienne est bien plus vieille.

—Comment ? dit de Toussicourt.

—Bazerque sembla se recueillir un instant, puis avec ce calme qui le distinguait si bien, débita cette chose étonnante :

—Au commencement existait Bazerque Ier, celui-ci engendra Bazerque II. Resté longtemps célibataire, il se décida à se marier vers l'âge de quarante ans, sur les instances de ses parents et pour que le nom de Bazerque ne disparut pas. De cette union naquit Bazerque III. Et sous Bazerque III, . . . Dieu créa le monde !!!!!

Le baron de Toussicourt s'est avoué battu.

LÉON LEDIEU.



POUR UN ALBUM MUSICAL

HUMBLEMENT DÉDIÉ A M^{lle} PARMÉLIA D. . .

O notes qui dormez, vous possédez une âme ;
Vous savez le secret de subjuguement le cœur ;
Et pourtant il vous faut le secours d'une femme,
Sans elle vous seriez sans attrait, sans douceur.

Soit que votre voix soit triste et plaintive,
Soit que vos accents soit doux et joyeux,
Soit que votre son nous charme et captive,
Vous semblez toujours descendre des cieux.

Quand vous vous éveillez sous une main légère,
Celle qui fait vibrer vos suaves accords
Paraît un ange ami descendu sur la terre
Pour nous montrer du ciel un des plus beaux trésors.

Oh ! vous êtes pleins de vive tendresse,
Bruits mystérieux, rythmes ravissants,
Lorsqu'avec ardeur votre enchanteresse
Vient s'unir à vous de ses purs accents.

O notes qui dormez, vous possédez une âme ;
Vous savez le secret de subjuguement le cœur ;
Et pourtant il vous faut le secours d'une femme
Pour changer la tristesse en un profond bonheur.

EMMANUEL H. MALTEZ.

DERNIÈRES RELIQUES

Ce nous est une satisfaction bien douce de pouvoir offrir encore à nos lecteurs quelques pièces de notre regretté collaborateur, Chs-M. Ducharme.

Nous publions aujourd'hui un premier manuscrit, de ceux que le défunt tenait en réserve, toujours en assez bon nombre. "Novembre et nos cimetières" ! comme s'il eut voulu, l'infortuné phitistique, se familiariser avec les mots qui ne lui devaient être que trop propres, bientôt !

Nous publierons, la semaine prochaine, "Le vieux moulin", pièce inédite, et d'autres encore, toutes à nous communiquées par une parente bienveillante que nous remercions.

J. S. E.

CHRONIQUE

NOVEMBRE ET NOS CIMETIÈRES

L'airain dans sa tourelle redit un air funèbre
De sombres tentures s'élançant vers la voûte des temples.
Les chrétiens s'inclinent en priant et le poète prélude sur sa lyre, par ces accords :

O morts dans vos tombeaux, vous dormez solitaires
Et vous ne portez plus le fardeau des misères
Du monde où nous vivons
Pour vous le ciel n'a plus d'étoiles ni d'orages
Le printemps de parfums, l'horizon de nuages
Le soleil de rayons.

Ainsi s'annonce novembre, le mois des morts du Christianisme, le mois où les âmes pieuses se rendent en foule au cimetière et déposent leurs prières par guirlandes, par couronnes et par gerbes sur la tombe de ceux qu'elles ont aimés, chéris et qu'elles espèrent encore revoir.

A Montréal, durant les premiers jours du mois, le concours des fidèles au cimetière de la Côte-des-Neiges a été plus imposant que jamais. Dans toutes les paroisses de la ville on organisait des pèlerinages, et c'est par milliers qu'on se groupait autour des diverses stations du magnifique chemin de la Croix qui embellit ce versant du Mont-Royal.

En a-t-il été ainsi partout ? Hélas, je voudrais que la description suivante du cimetière de la plupart de nos paroisses canadiennes, par M. Lusignan, fut fantaisiste. Elle n'est que trop fidèle, malheureusement, et l'on ne peut s'aventurer hors des villes sans en rencontrer infailliblement la désolante reproduction en nature :

"Les clôtures en planches brutes ou en piquets primitifs, les fossés mal égouttés, les croix chancelantes, souvent couchées par terre, les mauvaises herbes qui envahissent les terrains non enclos, peu ou point de monuments, en règle générale pas de fleurs, pas de sentiers battus, rien qui sente la main chérissante et la visite fréquente, un air d'abandon et de vétusté répandu sur le tout, voyons, n'est-ce pas là le cimetière de la campagne canadienne ?" (*)

Croyez-vous que ceux qui dorment sous ces tertres négligés, à l'ombre de ces croix vermoulues, ont beaucoup de prières ?

Interrogez l'ivraie qui monopolise les allées, le gazon inculte des pelouses, et votre première pensée sera que quand le décor extérieur fait ainsi défaut, le culte intérieur ne vaut guère mieux.

On devrait imiter la conversion des paroissiens de Saint-Edouard.

Sait-on quel cimetière attrayant possédait cette paroisse ?

"Un vrai marécage ! suivant l'expression pittoresque du curé du lieu. En plein été, à chaque enterrement, il fallait faire sombrer au moyen d'une perche le cercueil du pauvre défunt qui s'en allait "et flottait comme la corbeille de Moïse sur le Nil.

Et le soir, à la brune, on entendait les *wowarons* verts, groupés autour de la nouvelle tombe, réciter avec leur voix de basse-taille, des litanies de leur façon, dans un patois de batracien, si bien que dans les paroisses voisines, on ne cessait de répéter après chaque enterrement :

"Mais ces braves gens de Saint-Edouard c'étaient donc des *wowarons* de leur vivant !"

Et aujourd'hui, digne curé, y a-t-il encore des *wowarons* dans votre cimetière ?

— "Ah ! aujourd'hui, c'est bien autre chose ! Notre cimetière fait parler de lui dix lieues à la ronde. Il attire non seulement les morts, mais les vivants : on vient le visiter de trois paroisses environnantes."

En effet on y admirait de belles allées sablonneuses, une porte d'entrée superbe, un large chemin bordé de jeunes arbres, des fleurs, des dessins en forme d'étoiles, d'ancres et de lettres symboliques : le champ des morts avait fait place au jardin de la mort.

D'où venait cette métamorphose ?

D'un simple sermon du curé de l'endroit.

Donc, et c'est la seule conclusion logique :

"Embellissons nos cimetières, comme le dit M. l'abbé A. Gingras, pour que la mémoire des morts ne s'envole pas avec les derniers tintements du *libera* ! pour que le dernier coup de bêche du fossoyeur, n'enterre pas plus tard avec notre cadavre, notre souvenir."

Chs-M. Ducharme.

LA DROITE VOIE

Heureux ceux qui n'ont eu qu'une voie à suivre dans la vie en montant toujours éclairés par l'amour du bien et la saine raison ! D'autres, sous le fouet de la destinée, sont poussés par les circonstances dans une suite de sentiers de traverse où ils errent longtemps sans découvrir clairement le but final. Si cette découverte vient de leur imprévoyance, de la faiblesse de leur volonté, de leur versatilité d'esprit, on a le droit de les blâmer. Mais il se trouve parfois qu'ils ne peuvent vraiment pas faire mieux, et si, parmi les incertitudes, les épreuves, les tentations mauvaises, ils sont parvenus à vivre toujours honnêtement de leur travail et à assurer le pain de leurs vieux jours, qui pourrait leur adresser aucun reproche ? Quant à moi, malgré le peu de progrès qu'ils auront fait dans le cours de leur existence, je ne leur refuserai certainement pas ma sympathie et mon estime s'ils ont été bons et charitables. — Ed. Ch.

(*) Novembre, par Alph. nse Lusignan. *Nouvelles soirs Canadiennes*, vol. III, page 415.



SALLABERRY DE VALLEYFIELD

II



AVEC la fin du précédent article nous en étions arrivés de l'histoire de notre petite ville au moment où, après son incorporation en cité, commence ce que nous sommes convenus d'appeler la quatrième phase de son existence.

Cette période, qui devait se révéler comme un second ralentissement relatif dans la marche en avant où était entré

Salaberry dès le début, peut être incluse entre les années 1875 et 1880.

L'espace de ces cinq années, en effet, les progrès matériels de Salaberry furent peu remarquables. L'industrie, tout particulièrement, qui apparaissait, dès alors, comme le critérium de sa prospérité, se développa bien peu. Le chiffre de la population ne varia presque pas.

La filature de coton et les moulins à papier fonctionnaient bien toujours, mais le commerce, à ce moment-là, subissant dans le pays tout entier, comme un éternement général, l'industrie salaberrienne, encore à son aurore, en ressentit, plus que tout autre, peut-être, de bien vifs contre coups.

L'état des affaires n'était guère encourageant ni propre à décider les capitalistes à venir investir des fonds dans la jeune ville et utiliser ses splendides pouvoirs d'eau.

Néanmoins, un premier moulin à farine, moteur hydraulique, déjà établi, acquit vers ce temps là une importance plus grande, par suite de la mise en culture d'une plus considérable étendue de terrains, aux environs de la ville. Empruntant des forces à ce pouvoir nouveau qui, lui-même, puisait les siennes dans le vaste coursier d'alimentation de la filature, les frères London établirent, contigu au moulin à farine, un moulin de menuiserie. Ce fut l'origine d'un nouveau commerce qui prit immédiatement une certaine importance, tant à cause des constructions, en bois pour la plupart, dont continuaient de se garnir les rues de la ville, avec plus ou moins d'activité, que pour fournir à la filature de coton les caisses nécessaires à l'emballage et l'expédition de sa marchandise.

D'autre part, ce fut vers le même temps que commença ses opérations une fonderie appartenant aux frères Anderson.

Tel était à peu près l'état industriel de Salaberry vers 1880.

La fabrique de Ste Cécile, de son côté, malgré le dévouement du bon curé, le regretté M. Lasnier, n'avait pas fait de progrès plus marquants. Elle avait, il est vrai, presbytère, collège et couvent, mais celui-ci était déjà insuffisant pour les besoins de la paroisse.

On en était encore, pour l'église, à l'humble chapelle de mission. Les fondements venaient d'être jetés pour une nouvelle église, mais elle devait être démolie, quelques années après, étant encore en construction, comme il paraissait évidemment qu'elle allait être de beaucoup trop petite pour une population qu'on voyait, chaque jour, augmenter.

Cependant 1880 était venu et Salaberry de Valleyfield allait entrer dans une ère de prospérité, pour y vivre au moins six ou sept ans.

* *

Dans un petit centre comme Salaberry, l'âme de la vie matérielle et commerciale est toujours ou presque toujours quelque industrie particulière qui y fleurit plus qu'ailleurs. Ici, je l'ai déjà dit, ce fut celle du coton.

La construction de la première filature avait, au début, lancé Salaberry, ce qui la retira de son fatal assoupissement, ce fut la décision prise par la Cie de coton de Montréal de doubler les proportions de son établissement de Salaberry de Valleyfield, afin de répondre aux besoins pressants du commerce, enfin activé par l'inauguration de la politique nationale.

Les négociations avec le conseil de ville furent rapides, conduites et réglées à l'amiable. La compagnie disposait de pouvoirs hydrauliques capables de distribuer des forces dans un établissement vingt fois plus grand. Les tâtonnements ne furent pas longs.

Dès 1880 on opérait les premiers creusages et en 1882 le bâtiment primitif de la filature se voyait flanqué d'une sœur cadette aux proportions encore plus vastes que les siennes. Le tout formait dès lors cet énorme corps de bâtisse que tous les étrangers qui visitent Salaberry admirent encore aujourd'hui, avec ses trois donjons élancés qui conservent à l'immense usine, comme un cachet mystique, des tons coquets de vieux castel féodal.

Peu de temps après arrivèrent les machines nouvelles que devaient contenir les vastes salles récemment aménagées; encore deux ou trois années et elles étaient toutes en opération. Ce ne fut plus cinq cents mais mille et douze cents personnes qu'on vit entrer, chaque matin, dans le phalanstère industriel, et en ressortir, chaque soir. Près de quinze cents individus, hommes ou femmes, y gagnent actuellement leur pain quotidien et celui de quatre ou cinq cents familles.

Quelle activité générale résulta, pour la ville, de ce mouvement industriel, si prestement opéré, il est facile de l'imaginer.

Dans l'intervalle, une manufacture de lainages avait commencé ses opérations, sous la conduite de son propriétaire, M. Wattie, un citoyen de Salaberry, et les poursuivait avec assez de succès. Un jeune Canadien-français, actif et entreprenant, M. Octave Cossette, avait installé, à l'entrée du canal, de nouveaux ateliers de menuiserie mécanique avec cour pour le commerce du bois. Il voyait, aussi lui, prospérer ses affaires.

Un second moulin à farine s'établissait que mettait en mouvement un nouveau pouvoir d'eau très puissant, dérobé encore, sans aucun préjudice, au coursier d'alimentation de la filature. M. Macdonald, à l'initiative de qui Salaberry devait cette dernière entreprise trouva, bientôt après, la mort dans les rouages de son moulin; mais sa fondation a marché, quand même, de succès en succès, sous la raison sociale "Macdonald et Robb". Un compatriote entendu en la matière, M. T. Bolduc, propriétaire du premier moulin à farine, s'efforça d'aider ses confrères anglais, par une loyale concurrence qui s'abstint toujours de l'antagonisme, à faire prospérer, à Salaberry, le commerce des blés et des farines.

De même, dans le commerce du bois, la Cie Bélanger et Préfontaine—deux tout jeunes ceux-là, ce qui n'ôte rien à leur mérite—devenue propriétaire des moulins London, a fait, pour l'avantage et le profit éventuels de ses concitoyens, la hausse et la baisse, par l'émulation qu'elle excite entre elle et la maison Cossette.

A part ces usines et manufactures, on vit Salaberry s'enrichir de constructions mercantiles, plus spacieuses, plus riches, plus citadines enfin et de quelques jolies résidences privées: le capital se vulgarisait un peu.

Les "blocks" Dion, Lalonde, Hall, du Windsor, etc, furent édifiés durant cette période de bien-être. Avec quelques autres qui les ont joints depuis, ces édifices restent jusqu'ici l'exception, car ce qui manque encore à Salaberry c'est un ensemble de constructions de ville. Cela viendra en son temps, je suppose: Paris ne s'est pas fait en un jour.

Toujours au même temps, la municipalité de ville fit construire son hôtel de ville, qui sert aussi de marché public au rez-de-chaussée et au second étage de salle de conférences. C'est un noble édifice, tout de pierre édifié, que les visiteurs notent au passage. La salle du conseil de ville où siège aussi la cour de circuit pour Salaberry, inaugurée, la dite cour, en 1888, n'est pas très grande mais bien jolie. On a commencé à l'orner des portraits

des maires de la ville. Deux d'entre eux, MM. Alex. Anderson et Moïse Plante y sont déjà. Je regrette tout bas de n'y pas voir encore la franche figure du premier maire, ce vaillant compatriote qui fit joindre Salaberry du nom d'incorporation de Valleyfield, M. Marc. Chs Despocas.

Par derrière l'hôtel de ville se dresse une bâtisse de briques, sœur jumelle de la première. On lit en lettres d'or, au fronton d'icelle "Station de police et de feu". Un léger campanile s'élance de la toiture et la cloche réglementaire, aux sons bien rares, grand Dieu merci, s'y pavane à son aise. C'est là qu'une "Clapp et Jones" de bonne force repose ses poumons d'airain, prélassant ses membres d'acier dont l'élément destructeur n'abuse pas, par chance.

Là aussi se trouvent les quartiers généraux de la force municipale dont de trop fréquents exploits n'épuisent pas la vigueur. Là enfin, on rencontre encore, dissimulées à l'arrière plan de la bâtisse les cabanes du violon, où viennent parfois cuver leur vin les malheureuses victimes du samedi soir.

Ce fut encore dans la même période de progrès, en 1885 et 86, que le gouvernement fédéral, à l'instigation du dévoué député du comté de Beauharnois, M. Bergeron, fit border de quais la digue formant la rue dite de la Chaussée qui conduit à la filature de coton. On doublait ainsi le pouvoir de résistance de cette digue contre l'énorme pression du fleuve tout en facilitant beaucoup l'atterrissage des vaisseaux qui commençaient déjà à fréquenter, de plus en plus nombreux, le port de Salaberry de Valleyfield.

Ce premier système de quais a été comme l'inauguration officielle d'un port magnifique dont la valeur s'affirme de mieux en mieux et va devenir, par les circonstances, indiscutable. C'est celui dont la nature, s'aidant de l'art, a doté Salaberry de Valleyfield, sous la forme de cette longue et large baie à eau profonde, susceptible d'être encore facilement améliorée, qui avoisine l'entrée du canal de Beauharnois, et que la ville et ses premiers faubourgs enserrant déjà avec un soin jaloux.

L'établissement d'un pont sur le canal, indépendant de l'écluse, le creusage du coursier d'alimentation des moulins Buntin et du coursier de décharge central, celui de l'entrée du canal et les travaux de bordage en bois de cette même entrée, la rectification des berges de la baie, côté de la ville, pour les préparer à recevoir bientôt une ligne continue de quais, ces divers travaux d'amélioration exécutés encore par le gouvernement central sont venus depuis compléter la première entreprise.

Les Saint-Elme

L'HABITATION HUMAINE

L'habitation humaine a passé par plusieurs phases depuis les premiers âges du monde jusqu'à nos jours. Et il serait intéressant, et à la fois instructif, d'en faire l'histoire afin de suivre pas à pas cette transformation continuelle faite dans la construction des maisons, afin de les rendre plus propres à satisfaire les exigences de chaque époque. —Sans cesse, l'habitation humaine a suivi une voie ascendante vers le progrès.

De même que maintenant, chaque peuple ou à peu près avait un genre de construction qui lui était particulier. Les premières habitations n'étaient tout simplement que des cavernes creusées dans le roc ou des huttes en terre. Plus tard, on se servit de tentes faites de diverses peaux d'animaux. Après cela, on commença à construire des maisons avec les cailloux ramassés sur le sol.

La civilisation allant toujours en augmentant, on se mit ensuite à polir les pierres avant de les faire servir à la construction des édifices. C'est de cette période de transition que date réellement l'architecture, art auquel nous devons un si grand nombre de magnifiques monuments, alors commença une lutte toute pacifique et d'émulation entre divers peuples, chacun d'eux voulant avoir

la palme. La Grèce, comme toujours, marcha au premier rang.

De nos jours encore on peut voir des vestiges de tous les divers genres de construction ; presque tous les pays en ayant conservé quelques souvenirs.

En parcourant la France, par exemple, vous ne tarderez pas à remarquer une variété considérable dans la manière de construire les maisons. Pour ainsi dire, chaque ville a eu autrefois son genre propre.

On y voit encore la modeste maisonnette construite en pierres brutes, en ciment ou en bois, et recouverte en chaume ; les anciens châteaux, bâtis sur les montagnes, entourés de larges fossés que l'on traverse sur des ponts levis pour pénétrer à l'intérieur de ces habitations qui ont servi à la fois de résidences privées aux anciens nobles ainsi que de forteresses en temps de guerre.

Quelle différence entre ces massives et froides constructions et les charmants échantillons de notre habitation moderne, si confortable et si gaie !

Dans les campagnes, les habitations varient peu de nos jours, dans leur genre. Une maison est-elle devenue trop vieille, on la démolit pour en construire une autre à peu près semblable sur les ruines de l'ancienne.

Mais, dans les villes, un changement radical s'est opéré dans la construction des édifices. Là, l'architecture déploie toutes ses ressources pour satisfaire tous les goûts et toutes les exigences. Aussi, bien souvent sur une seule rue on peut faire plus ou moins un cours d'architecture.

La tendance générale semble maintenant être du côté des édifices très élevés. Ainsi, vous verrez dans certaines villes, par exemple New-York, des maisons avoir jusqu'à douze étages. Ce sont de véritables tours de Babel.

En face de tous ces changements opérés dans la construction des habitations, on est en droit de se demander s'il y a eu amélioration dans un sens ou dans l'autre. Pour notre part, nous trouvons du bon et du mauvais dans ces transformations, et c'est ce que nous allons étudier.

Quant aux édifices publics, — religieux ou civils, — nous les trouvons, règle générale, à peu près parfaits, au point de vue de la solidité, de la ventilation et de la lumière. D'ailleurs, de nouvelles découvertes sont sans cesse faites et aussitôt appliquées.

Mais les résidences privées, pour la plupart, laissent beaucoup à désirer. Bien entendu, nous ne voulons pas parler des maisons construites pour les riches, qui, elles, sont généralement bien faites. Mais, d'un autre côté, celles érigées pour les ouvriers ne sont pas ce qu'elles devraient être.

Construites par des spéculateurs qui n'ont qu'un but d'argent en vue, ces maisons n'ont bien souvent aucune des améliorations nécessaires à l'hygiène de leurs habitants. Mauvaise ventilation, peu de lumière, matériaux impropres à la construction, voilà quelques-uns de leurs défauts.

Fréquemment, dans les grandes villes, les ouvriers sont obligés de se loger dans l'intérieur même des fabriques ou dans les caves et les mansardes des grands édifices, lieux tout à fait impropres au logement des familles.

Le résultat de cela, est que la mortalité est considérable parmi la classe ouvrière. Et souvent les bonnes mœurs ont aussi beaucoup à souffrir dans ces grandes agglomérations de personnes dans un même bâtiment.

Frappés de ces faits, plusieurs philanthropes des deux mondes se dévouent depuis quelques années à la tâche d'améliorer les habitations des ouvriers. En Angleterre, nous voyons l'illustre cardinal Manning construire ou améliorer un grand nombre de maisons qui abritent maintenant plusieurs fa-

milles ; ces maisons, pourvues des améliorations modernes, sont louées à un prix minime et à la portée de tous. On n'a pas été lent, qu'on veuille le croire, à s'apercevoir de ce bien-être introduit au sein de la classe ouvrière, et pour cette raison on s'efforce aujourd'hui de donner plus d'impulsion à cette bonne œuvre.

A Paris, c'est un laïque qui s'est mis à la tête du mouvement inauguré dans la Grande-Bretagne par Mgr Manning. Là, c'est Jules Simon, le philanthrope si bien connu, qui travaille, avec le concours de la Société des habitations à bon marché, à donner de bons logements aux artisans. Quoique la société soit de fondation récente, on constate déjà avec plaisir un bien très sensible.

En Belgique, en Suisse et en Allemagne, un mouvement est fait dans le même sens, et donne également les plus heureux résultats.

Au Canada, à Montréal en particulier, pourquoi ne ferait-on pas la même chose ? Qu'est-ce qui nous empêche de suivre le bel exemple donné par le cardinal Manning et Jules Simon ?

Quoique nos ouvriers soient beaucoup mieux logés que ceux de plusieurs pays de la vieille Europe, cependant il y a encore moyen de leur offrir des logements plus convenables, plus appropriés à leurs divers besoins et surtout plus à la portée de leur bourse.

Quand tout le monde cherche à se faire un *at home*, un chez soi à son goût, suivant les moyens de fortune répartis à chacun, pourquoi refuserions-nous de donner un aide quelconque à la plus nombreuse classe de la société pour lui permettre de se loger quelque peu convenablement ?

Allons, messieurs les philanthropes canadiens, un vaste champ vous est offert. Donnez-nous un nouvel exemple de votre amour pour le peuple en organisant une société forte et puissante qui aurait pour mission d'offrir de bons logements et à prix réduits aux braves et honnêtes ouvriers de la grande métropole du Canada.

Veuillez le croire, en faisant cela, vous ferez un acte qui vous honorera tout autant qu'il sera utile à la plus grande partie de la population. Vous ajouterez à votre nom un nouveau lustre que jamais rien ne pourra faire disparaître. Et aussi quel souvenir ineffaçable laissera votre noble action dans la mémoire de chacun de ceux au bonheur desquels vous avez contribué !

Encore une fois, nous répétons notre demande, essayez-vous d'établir une grande association calquée sur celles qui existent déjà ailleurs. Ne thésaurisez pas sur vos écus, mais ouvrez largement votre bourse.

Soyez en sûr, le peuple, dans sa reconnaissance, bénira votre mémoire et inscrira votre nom parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

J. P. Vêbert

L'AUMONE.

Le soleil froid donnait un ton rose au grésil,
Et le ciel de novembre avait des airs d'août.
Nous voulions profiter de la belle gelée.
Moi chaudement vêtu, toi bien emmitouffée
Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants,
Nous franchissions, parmi les couples élégants,
La porte de la blanche et joyeuse avenue,
Quand soudain jusqu'à nous une enfant presque nue
Et livide, tenant des fleurettes en main,
Accourut, se frayant à la hâte un chemin
Entre les beaux habits et les riches toilettes,
Nous offrir un petit bouquet de violettes.
Elle avait deviné que nous étions heureux,
Sans doute, et s'était dit : "ils seront généreux !"
Elle nous proposa ses fleurs d'une voix douce,
En souriant avec ce sourire qui toussait.
Et c'était monstrueux, cette enfant de sept ans
Qui mourait de l'hiver en offrant le printemps !
Ses pauvres petits doigts étaient pleins d'engelures
Moi, je sentais le fin parfum de tes fourrures,
Je voyais ton cou rose et blanc sous la fanchon,
Et je touchais ta main chaude dans ton manchon.
Nous fîmes notre offrande, amie, et nous passâmes ;
Mais la gaieté s'était envolée, et nos âmes
Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer.
Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver.

FRANÇOIS COPPÉE ;

LE MOIS DES MORTS

Novembre, avec son ciel gris et triste, est arrivé. Le vent glacial du nord gémit plaintivement à travers les arbres dénudés et semble pleurer sur la nature près d'expirer. L'hiver, le long et triste hiver, avec son froid manteau de neige et son cortège de souffrances et de misère est à notre porte. C'est le temps du recueillement et de la prière. L'Eglise, si pleine de sollicitude pour tous ses enfants et surtout pour ceux qui souffrent a choisi, avec intention, cette partie de l'année où tout ce qui nous entoure remplit l'âme d'une tristesse indéfinissable et nous porte à méditer sur notre fin dernière, pour nous engager à prier pour ceux qui ont terminé leur pèlerinage et qui achèvent d'expier, par delà le tombeau, les fautes pour lesquelles elles n'ont pas complètement satisfait.

Tous les peuples, même les plus sauvages, à quelque religion qu'ils appartiennent, rendent, quoique de différentes manières, un culte pieux au souvenir des morts, car tous ont l'intime conviction que notre véritable patrie n'est pas en ce bas monde, où nous ne faisons que passer, et qu'après la mort commence une vie éternellement heureuse ou malheureuse selon que l'on aura bien ou mal usé de la vie présente.

L'Eglise catholique seule engage ses enfants à prier pour la délivrance de ses membres souffrants, parce que, seule dépositaire de la vraie Religion, elle a fait de ce dogme si consolant du purgatoire un article de foi. Dans chaque famille, durant ce mois, des prières ferventes, d'humbles supplications s'élèvent vers le ciel pour demander la délivrance de ceux qui souffrent dans ce lieu d'expiation. Dans toutes les églises du monde chrétien, le sang de l'Agneau coule pour ceux de nos frères qui sont délaissés.

Nous avons tous les jours de l'année pour prier pour ceux qui nous sont chers ; aujourd'hui, notre charité doit être générale. N'est-ce pas un bonheur pour nous de pouvoir délivrer ces pauvres prisonniers et de nous en faire des protecteurs auprès de Dieu. Magnifique tableau que celui de l'Eglise catholique qui comprend le passé, le présent et l'avenir. L'Eglise triomphante, qui n'a plus rien à demander pour elle-même, s'intéresse à l'Eglise militante et intercède pour elle en général et pour chacun de ses membres en particulier. Et nous, pauvres exilés, nous nous adressons aux saints comme à nos frères et prions nous-mêmes pour l'Eglise qui souffre dans les prisons du purgatoire.

Il me semble entendre, en ce jour, le glas funèbre des cloches de mon village, implorant des prières pour ceux qui reposent à l'ombre du vieux clocher, et les psaumes sacrés éclatant en sanglots déchirants sous la voûte du temple pour crier miséricorde. Je revois l'humble cimetière qui entoure la maison de Dieu, plein d'une foule recueillie et, au milieu, ma bonne vieille mère, à genoux au pied du tombeau de la famille, priant pour ceux que l'impitoyable mort a ravés à son affection et pour ceux que la conquête a forcés de s'expatrier et qu'elle ne reverra peut-être plus ici-bas. Pauvre mère ! avoir tant travaillé et tant souffert pour nous faire d'heureux jours dans cette vie amère, et sur le soir de sa vie se trouver presque seule au foyer paternel, pleurant les absents sans espoir de retour !

J. P. Vêbert

Mme B... est une de ces personnes qui, dans la conversation, ne permet à personne de placer un mot.

L'autre jour, une amie vint la voir.

— Ah ! ma chère, lui dit-elle, il faut que je vous fasse voir mon portrait, qui vient d'être achevé. Comment le trouvez-vous ?

— Ma chère, il parlerait... si vous lui en laissiez le temps !

NECROLOGIE

M. CHARLES-M. DUCHARME

Mensonge ! Illusion ! Eclair que notre joie !
Non l'avare tombeau ne lâche point sa proie.
ALEXANDRE BARDE.

La mort vient de couper le fil d'une courte mais belle existence ; notre ami, Charles-M. Ducharme, repose maintenant entre les quatre planches de la tombe !

Nous avions, un instant, espéré que sa jeunesse le préserverait, et naguère encore, nous comptions sur son rétablissement. Mais ses vingt-six ans n'y ont rien fait. Il a connu l'agonie de la phthisie ; et le fantôme impitoyable de cette dernière l'a lentement couvert de son triste drap mortuaire.

Nous ne verrons plus ce regard intelligent, cet air de bonté et ces bonnes manières qui caractérisaient le spirituel chroniqueur du *National* et de l'*Eten-dard*.

Trois-Rivières porte le deuil d'un de ses plus illustres enfants, l'*Union Catholique* a perdu l'un de ses plus savants présidents, et le notariat se souviendra longtemps de la perte qu'il fait dans la personne sympathique de M. Charles-M. Ducharme.

Et l'humble biographe, au nom des collaborateurs du *MONDE ILLUSTRÉ*, trace aujourd'hui un petit souvenir en mémoire d'un ami que le voile de l'oubli ne lui fera jamais perdre de vue.

A peine voyait-il son talent applaudi de toutes parts, à peine rêvait-il le petit bonheur de la terre, que déjà la froide main du sort, l'étreinte terrible de la mort vinrent avec leur appareil horrible dire à cet écrivain de talent et de renom : "Tout passe ici-bas, Dieu seul résiste au temps et à la mort !"

Comme le destin de l'homme est ironique ! il croyait pouvoir jouir bientôt d'une aurore de félicité et approcher de ses lèvres la coupe du bonheur ; mais il oubliait :

"Que le bonheur hélas ! n'était qu'une chimère
Qui devait se briser aux planches d'un cercueil !"

Ah ! combien d'entre-nous oublie cette vérité incontestable ?

Rappelons-nous donc toujours que devant l'éternité l'homme n'est qu'un faible atome jeté, un instant, dans le vaste univers ; et que l'éternelle loi qui frappe continuellement l'humanité souffrante s'applique aux plus humbles comme aux plus grands talents !

Il y a deux ans, Charles-M. Ducharme publiait un volume magnifique, au style exquis ; je veux parler des *Ris et Croquis*.

Il terminait la préface de ce livre en disant au lecteur : "Non pas adieu, mais au revoir ! !"

Hélas ! "l'homme propose, mais Dieu dispose." Quelle est triste, cette mort qui brise ainsi les plus belles espérances ?

Tâchons, maintenant, de démentir le proverbe : "Sitôt en terre, sitôt oublié."

Non, nous agissons autrement et nous prouverons à l'ami disparu que notre amitié était sincère autant que notre tribut sera constant.

Il y a un vers de Victor Hugo que l'auteur de la *Littérature Canadienne* a, sans doute, dû méditer et répéter en lui-même bien souvent, en face de la mort ; je le redis à tous ceux qui ont été ses amis, à tous ceux qui lui furent unis par les doux liens de l'affection :

"Vous tous qui vivez, donnez une pensée aux morts !"

Rodolphe Brunet

La jeunesse est le temps, le seul temps de semer pour la vie.—Comte LANJEUNAIS.



CHARLES-M. DUCHARME, DÉCÉDÉ

LA VIE AMÉRICAINE

(Suite)

De ce qui précède, il ne faudrait pas conclure que les jeunes filles des grandes villes américaines restent les bras croisés en attendant un mari. Non, il y a une foule d'industries spécialement discernées par des femmes et d'autres où elles prennent place à côté des hommes. Elles trouvent accès même dans les administrations, les télégraphes, par exemple, bien plus importants qu'en France, et qui en occupent un grand nombre. Washington compte je ne sais combien de milliers de femmes dans les bureaux des divers ministères. Le gouvernement fédéral est très satisfait de leur travail et leur présence même exerce une bonne influence sur leurs compagnons. Pourrait-on faire un grand reproche à ces demoiselles d'être peu initiées aux détails du ménage ?

Ainsi, les unes parce qu'elles ont des moyens qui les en dispense, les autres parce qu'elles ont un travail qui absorbe tout leur temps, sont étrangères aux soins domestiques.

Mais, il y a encore, à mon avis, une grande raison qui explique tout cela.

Dans les premiers temps de la colonisation américaine les femmes étaient rares, par un bon motif, c'est que si les aventuriers se hasardaient à traverser les mers pour aller à la conquête de la fortune, les femmes n'avaient pas encore cette audace. Les premiers colons n'avaient même pas la possibilité de recourir à l'artifice imaginé par les compagnons de Romulus et de Rémus, et de donner une seconde édition de l'enlèvement des Sabines. Les *squaws* indiennes, en effet, n'avaient rien de bien séduisant pour des Européens qui voulaient avec raison donner à ce grand pays une autre population que celle des métis. Il fallait donc aller chercher des Européennes. Et comment les attirer dans ces lointains pays, au-delà des mers, si ce n'est par la perspective d'une vie facile ? Figurez-vous tout ce que devait dépenser de prévenances et de petits soins l'heureux possesseur d'une épouse, pour qu'il ne lui vint pas l'idée d'aller chez

le voisin. La législation, de son côté, a donné à l'Américaine les droits les plus étendus, et il n'y a pas de pays où la femme soit portée en plus haute estime et plus respectée qu'aux Etats-Unis.

La femme a dû s'habituer facilement à un semblable régime et l'habitude est, dit-on, une seconde nature. En outre, les immenses ressources de ce pays-ci ont permis, même au simple ouvrier, de pouvoir compter sans le travail de la femme, qui, en Europe, est souvent indispensable à l'équilibre du budget domestique.

Voilà, ce me semble, ce qui a fait l'Américaine inférieure comme femme de ménage à l'Européenne, mais c'est une infériorité dont elle peut se consoler et se console facilement.

En effet, braves Américains, ce n'est pas moi qui vous reprocherai de trop parer, cajoler, adorer vos femmes, puisque vous le pouvez. S'il devait venir un jour où vous ne le pourriez plus, serait toujours assez tôt. Mais je ne crois pas que là soit le danger. La vieille Europe elle-même améliore sensiblement chaque jour la condition de la femme. C'est la conséquence forcée des progrès industriels de notre époque. Vous ne reculerez pas. Dans cette question, comme dans bien d'autres, vous montrez la voie, et l'Europe vous suit.

L'Américaine a été élevée en enfant gâtée, mais elle aime profondément son mari et ses enfants. Si elle n'a pas cette soumission aveugle, cette grave conception des devoirs matrimoniaux qu'on trouve chez d'autres femmes, c'est qu'on a oublié de les lui apprendre, sans doute parce qu'on n'a pas cru que cela fut utile. Naturellement, le mari élevé dans les mêmes idées, n'est pas exigeant. Son plus grand plaisir est d'accéder aux caprices de sa femme, qu'il excite lui-même en leur donnant satisfaction.

Je vous ai déjà dit que l'Américaine était la plus charmante des femmes en société, avec ses allures simples et franches. Quelque plaisir que j'éprouve à célébrer ses qualités et ses vertus, je ne dois pas me répéter.

Et les belles-mères américaines, me direz-vous ? Parlez-nous en donc un peu. Elles ne doivent pas être comme les autres.

Ma foi, vous avez raison. L'Amérique est le paradis des gendres—du moins à en juger par autrui, car je n'en ai pas encore fait l'expérience moi-même. Et cela se conçoit.

D'où viennent ces rivalités sourdes ou ces guerres déclarées entre belles-mères et gendres européens ?

D'une cause bien futile, souvent, d'un détail de ménage sur lequel le gendre a le malheur de ne pas partager les vues de sa belle-maman, et la sagesse de ne point souffler mot.

On a vu s'engager des luttes homériques qui n'avaient d'autre point de départ qu'une diversité d'opinion sur la manière d'écumer le pot-au-feu, d'embrocher un poulet ou d'assaisonner la salade. Les enfants sont surtout une source intarissable de malentendus. Le père a ses idées sur la manière de les élever. Il prétend avec raison leur inculquer dès l'enfance les bons principes et les initier peu à peu aux difficultés de l'existence.

La belle-mère, qui ne voit présentement dans le moutard qu'un poupon à choyer, à caresser, un petit tyran dont les moindres caprices font loi, gâte toute l'œuvre du père. De là des batailles à n'en plus finir. Et qui souffre le plus de ces dissensions domestiques, si ce n'est la pauvre épouse, qui, placée entre deux feux, ne sait plus à quel saint se vouer.

Louis de Saintes.

A suivre

CHOSSES LITTÉRAIRES

AU "GLANEUR"

De tous ces talents qui cultivent aujourd'hui la littérature, en est-il un qui gardera longtemps le goût des lettres ? Ils sont nombreux les jeunes travailleurs, ils ont de l'ardeur, leurs efforts sont nobles pour enlever ce nuage qui les dérobe au public, et les empêche d'être connus, mais persévèrent-ils ?

Ruthban, LeMay, Frid Olin, Roy, Belleau, Clément, Gendron, Langlois, lequel de vous tous aura ses "Souvenirs d'un Homme de Lettres", comme Alphonse Daudet, ou ses "Souvenirs d'un vieux Critique", comme Pontmartin ?

Vous traversez tous cette époque heureuse de la vie où l'on mérite un peu le nom de fainéant : votre famille est encore celle de votre père, à la grande table, le midi, le pain est toujours abondant, nul souci pour l'avenir ne vient vous troubler, et poètes par la nature, vous avez le loisir d'être hommes de lettres. Tristesse, plaisir, amour, haine, extase, tous ces mouvements de l'âme qui affectent la vôtre, vous voulez nous les communiquer, et ce sont autant de sujets variés et féconds.

Mais la vie change. Le travail pour un salaire vous ramène de cette sphère poétique dans celle de la réalité, et courbe votre front ; à peine la besogne du jour suffit-elle aux besoins du lendemain, la femme prend vos loisirs, et si, à de rares instants encore, un écho de vos chants d'autrefois vous revient en mémoire, vous ne faites que fredonner, vous ne modulez plus. Le repos a laissé mourir cette voix qui chantait naguère, cette lyre qu'on a quittée a perdu sa sonorité sympathique, les accords en sont étranges, on ne les reconnaît plus. Bientôt, après nombre d'essais, on ne veut plus l'entendre et on la brise. Écrivains pleins de sentiment, vous dites adieu à toutes vos espérances du jeune âge, vous ne croyez plus à la possibilité de réussir, et vous reniez les lettres, après avoir donné aux néophytes qui suivaient vos pas le scandale de votre apostasie.

Jeunes, c'est un jeune qui vous parle, non en petit maître, non en Trissotin, mais amicalement autant qu'il m'est possible. J'ai remarqué chez mes compagnons ce changement que je vous indique. Tous ont commencé plus ou moins bruyamment par des essais plus ou moins réussis. Les classes du collège ont été les premières académies où l'on a couronné leurs travaux, c'est là qu'ont pris naissance leurs premières ambitions littéraires.

Mais une fois sortis du collège, de cette baie calme et ombragée, le courant du grand fleuve les a pris et les entraîne, rapides, dans des cataractes où ils se brisent souvent.

O vous tous, amis, collaborateurs du *Glaneur*, soyez donc persévérants. Au nom de la littérature canadienne, ne donnez pas au public le spectacle de l'inconstance. Aidez-vous, corrigez vous, recevez les avis d'un confrère, polissez et repolissez sans cesse, afin que votre chère revue, qui m'est aussi chère qu'à vous, ait des jours glorieux, afin qu'elle soit l'histoire de vos progrès. Persévérez, pour que dans cinquante ans votre *Glaneur* vous soit un souvenir vivant et joyeux de jeunesse,

"..... Et les feux de l'aurore
Dorèrent le couchant....."

LÉO RICHARD.

UN MONUMENT A CHRISTOPHE COLOMB
(Voir gravure)

Il y a environ une année, l'entretenais les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ de la construction de la Tour Eiffel, cette merveille qui a assuré le succès immense de l'Exposition Universelle de 1889. Il était naturel qu'après la réussite si complète et si glorieuse de l'illustre ingénieur français, dans le grandiose projet que lui seul avait su le premier concevoir, oser, et mettre à exécution, il était naturel qu'il leur avait montré, et tentassent à leur tour d'élever un monument colossal pour éterniser un événement ou un héros quelconque. C'est ce qui arriva bientôt.

En effet, déjà l'Angleterre a ouvert un concours aux ingénieurs du monde entier, pour la construction d'une Tour élevée d'au moins mille pieds et au dessus. En six mois de temps, quatre-vingt-six projets furent soumis au comité. J'ai eu entre les mains un journal scientifique représentant ces projets : chacun d'eux est la Tour Eiffel plus ou moins changée si vous voulez, mais c'est elle, avec sa forme élancée et gracieuse. On dirait que les ingénieurs qui les ont conçus n'ont pas trouvé de meilleure forme à tous les points de vue que celle de la Tour élevée à Paris. A peine si un ou deux ont quitté le chemin battu pour des conceptions qui ne brillent pas par l'élégance. En Amérique, à l'occasion de l'Exposition de Chicago, on se remue aussi pour avoir une tour colossale. Le MONDE ILLUSTRÉ du 24 mai dernier publiait le projet de M. Judson qui est loin de dénoter un goût profond chez son auteur au point de vue du beau et des formes architecturales. Mais voici qu'un homme s'est enfin rencontré qui a eu celui-là une idée, une idée originale, et qui ne manque pas de grandeur, c'est M. Palacio, ingénieur Espagnol, dont nous publions aujourd'hui le projet.

Voilà du nouveau ! voilà du grandiose ! voilà un dessin qui n'est plus la Tour Eiffel et qui cependant est fort majestueux !

Dans l'idée de l'ingénieur, il s'agissait d'élever un monument à Christophe Colomb, l'illustre navigateur qui découvrit l'Amérique... et mourut sur la paille ! Tardive reconnaissance des hommes !

L'ingratitude avait été immense, il fallait que la réparation fut immense, de là la puissante conception de l'ingénieur : cette sphère du monde se dominant en trophée au grand homme qui en découvrit la moitié ! Voilà, mes amis, ce qu'on appelle du sublime !

Ce globe à mille pieds de diamètre, c'est-à-dire qu'il est aussi haut dans tous les sens que la Tour Eiffel. Placé sur un gigantesque piedestal de 262 pieds de hauteur, il semble majestueusement planer dans les nues, tandis qu'à son sommet, toute inondée des rayons célestes, vogue, toutes voiles déployées et pavillons au vent la glorieuse caravelle, sur laquelle après mille difficultés, le grand Colomb partit pour ces mers inconnues que nul navire n'avait encore sillonnées, et du haut de laquelle, après de longs jours de souffrance et d'admiration, on l'entendit s'écrier un matin : Terre ! Terre !

Tout autour de la sphère s'étend une gracieuse galerie de 3,280 pieds de long ! c'est-à-dire de plus d'un demi-mille. Les mers, les continents, les villes les grands édifices du monde entier sont représentés en relief sur l'énorme globe, et la nuit, illuminés à la lumière électrique, ils apparaîtront tout en feu aux visiteurs éblouis ! On monte à l'intérieur de l'édifice par une foule d'escaliers et de chemins, jusqu'à la galerie extérieure ; à partir de cette dernière, on continue par un longue voie en spirale à l'extérieur du globe, jusqu'au navire ; rendu là, on a fait une promenade de 6 milles environ !

À la base, sous le portique majestueux sera élevée une gigantesque statue du grand découvreur, et tout autour seront disposées celles des principaux navigateurs et missionnaires qui ont marché sur ses traces.

On propose d'utiliser l'immense intérieur en y représentant la sphère céleste, ou des panoramas, des différentes parties du monde, etc. Quelle vaste salle que celle qu'on pourrait y installer vers l'équateur par exemple : 3,000 pieds de tour ! Il y aurait également de la place pour une grande bibliothèque d'ouvrages concernant Colomb, des musées de minéralogie, de botanique, de géographie, un observatoire météorologique dans le navire, au sommet, etc.

M. de Palacio assure la stabilité de l'immense édifice par une simple méthode semblable à celle employée pour les statues équestres, et par laquelle la sphère pourra résister aux plus violents cyclones.

Voici quelques chiffres que mes anciens lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ me sauront gré, j'en suis sûr, de leur offrir :

Diamètre de la sphère.....	984 pieds
Son élévation au dessus du sol..	262 —
Hauteur totale du monument...	1,312 —

Surface de la sphère.....	336,989 verges carrées
Son volume.....	18,492,341 verges cubes
Longueur de la galerie extérieure du chemin en spirale conduisant au sommet.....	3,280 pieds
Pression totale du vent sur l'édifice pendant un ouragan.....	42,390,000 livres

Espérons que cette merveille du grand art de l'ingénieur sera élevée en 1892 : ce sera le monument le plus grandiose qui soit jamais sorti de la main des hommes et la glorieuse réparation de leur grande injustice envers celui qui découvrit le Nouveau-Monde.

P. Donnier

UNE RÈGLE DE L'ÉTIQUETTE

DÉDIÉE A CEUX QUI NE LA SUIVENT PAS !

Une chose fort digne de remarque c'est la manière avec laquelle chacun se tient dans un salon. Il y a des gens qui croient que la gymnastique, que les petits traits d'esprit et la critique ignorante sont permis. Eh bien ! ceux-là ne doivent pas confondre un salon avec une salle d'exercices, ni essayer de montrer une intelligence supérieure quand ils ont un cerveau si malade et si indigent, et moins encore, ils ne devraient poser en critiques lorsque leur instruction et leur éducation sociale leur empêchent de bien juger et d'y voir juste.

Il faut à tout juge ou magistrat la science légale, de même, il est nécessaire que chaque individu quelconque qui se met en train de critiquer sache ce qu'il dit. Le plus souvent ce dernier ne parle qu'à tort et à travers, et n'est applaudi que par les ignorants ou les sots.

Nous avons rencontré, dernièrement, un de ces types ; c'est ce qui nous pousse à tracer cette si intéressante physionomie !

Nul doute qu'il y en aura qui liront leurs actes dans ces lignes, malheureusement trop vraies !

M. E. Z. Massicotte, qui écrit d'excellents articles sur les "Cris et types Montréalais," n'a pas encore parlé de mes héros ! mais patience ; j'espère que cela viendra bientôt, c'est-à-dire aussitôt après les vendeurs de guenilles ; car deux liens de parenté unissent les premiers avec les derniers.

Oui, il est bien pénible de le dire, mais ces héros de la mauvaise éducation se rencontrent plus souvent qu'on ne le croit, peut-être.

Ces messieurs devraient bien se mettre dans la tête que leur place n'est pas au salon, ou dans la société des gentils hommes, mais sur les places publiques comme crieurs des rues, dans les champs comme gambadeurs des prairies, et dans les cirques comme boutions d'occasion !

Mais assez sur ces très illustres sujets et mille pardons pour m'être, un instant, occupé des plaies de la société !

JUSTITIA.

TEMOIGNAGE D'ESTIME.

Notre collaborateur, M. G. A. Dumond, a été l'objet d'une jolie fête intime, le 12 courant, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. Ses amis et ses frères lui ont présenté une magnifique canne en ébène avec pommeau en or, portant une inscription appropriée à la fête.

M. Dumond a été on ne peut plus flatté de ce témoignage de sympathie.

"LA FLEUR DE LYS"

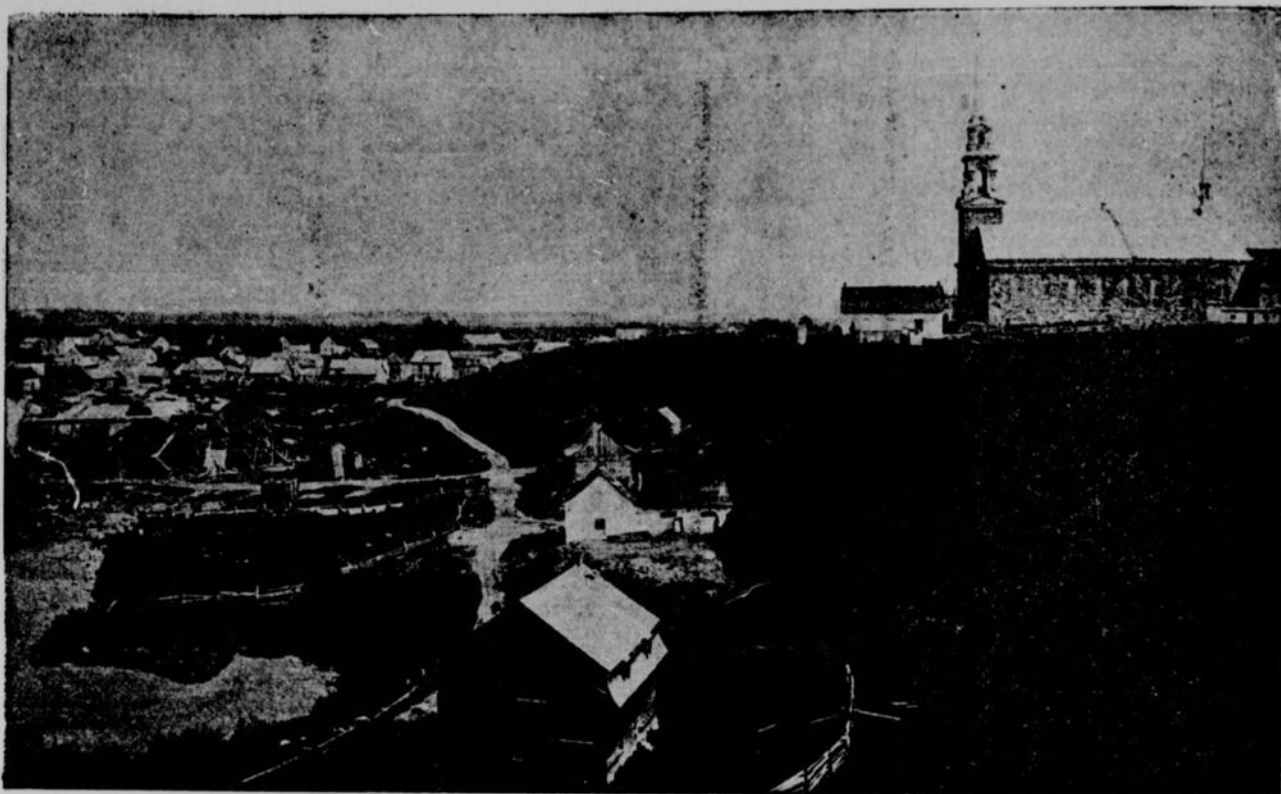
C'est le titre d'un joli drame qui sera représenté, lundi prochain, le 24 novembre, par des amateurs de la ville de Ste-Cunégonde, dans la salle du collège rue Vinet.

Nous espérons que nos lecteurs s'y rendront en grand nombre, car ce Cercle mérite l'encouragement du public.

Lever du rideau à 8 1/2 hrs p.m.

Admission 25c., sièges réservés 40c.

Un plan de la salle est déposé chez M. L. Desjardins, au No 3143 rue Notre-Dame.

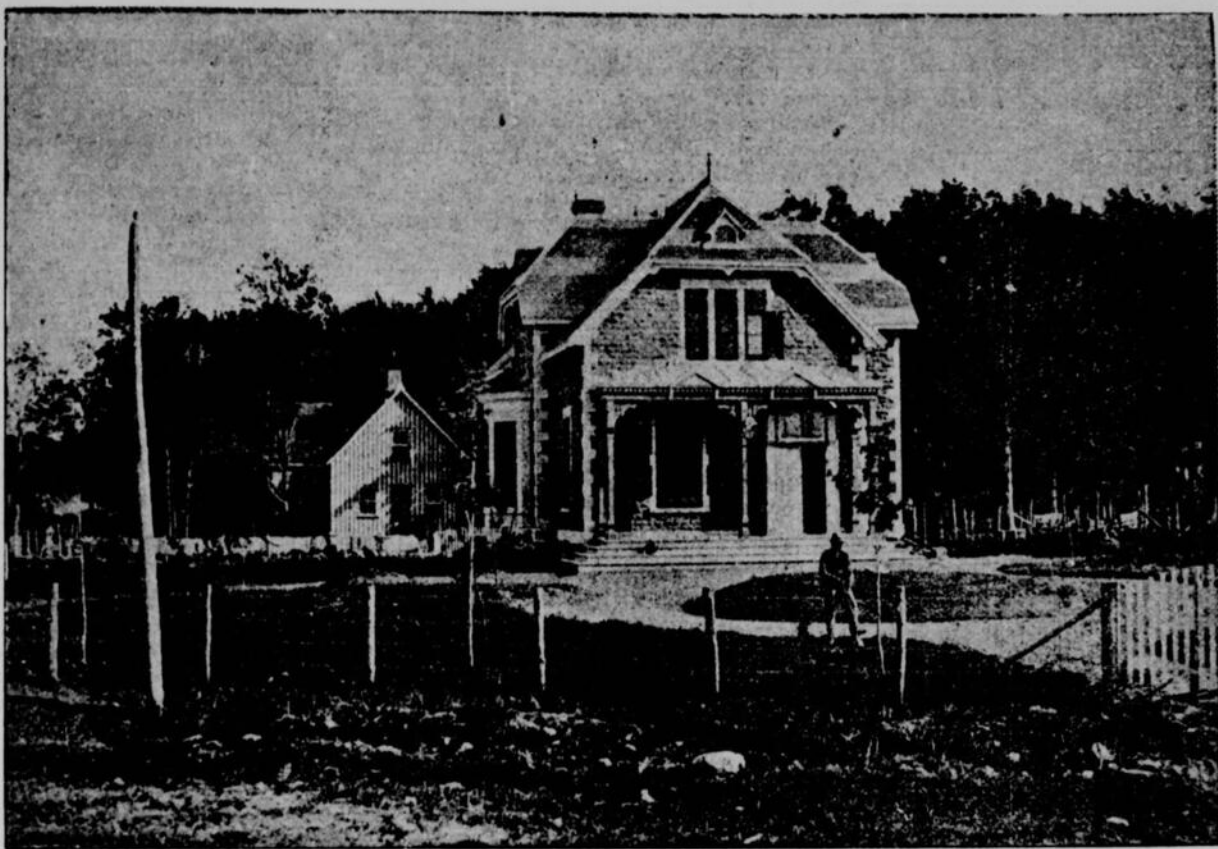


MÉBERTVILLE

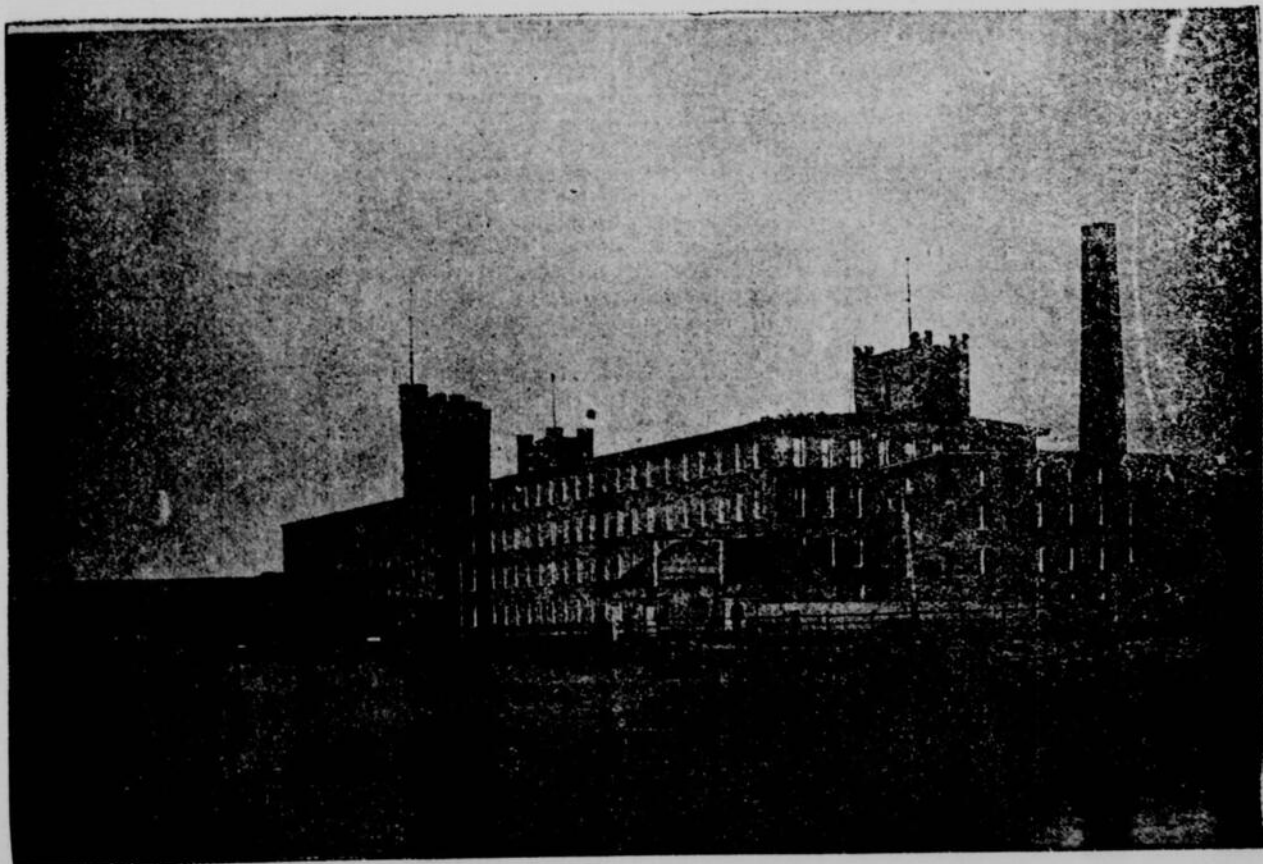


HOTEL ROBERTVAL

▲ TRAVERS LE CANADA.—REGION DU LAC SAINT-JEAN



RESIDENCE DE M. LE MAIRE BOYER



LA FILATURE DE COTON

A TRAVERS LE CANADA. — SALABERRY DE VALLEYFIELD

Photographies James Martin, Valleyfield.—Photo-gravures Armstrong

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 22 NOVEMBRE 1890

FLEUR-DE-MAI

PREMIERE PARTIE

LA TIOTE

(Suite)

—Faudra que je l'enferme,—disait Irma,— que je l'attache....

Elle l'avait prise par la famine, lui coupant tout à fait les vivres, ne lui donnant plus rien à manger.

La Tiotte faisait contre fortune bon cœur.

Et puis, c'était la saison bénie du bon Dieu.... et quand Fleur-de-Mai sentait les aiguillons de la faim lui piquer l'estomac, ne savait elle pas trouver des merises et des fraises dans le grand parc de Lauriac ?

Il y avait surtout mieux à cet instant.

Fleur-de-Mai se faisait braconnière.

Il y avait des nids entre les branches, et dans les nids des œufs frais pondus qu'elle gobait par douzaines.

Et dans la brande, donc.

Les couvées de faisans au bord des taillis, dans les hautes herbes, celles des perdreaux....

Et dans les joncs des bords de la rivière, celles des canes sauvages....

Non ! non ! à la rigueur elle pouvait se passer de la maigre pitance de la Glandière.

Elle revenait cependant au logis.... là où les coups d'Irma l'attendaient sans cesse, pour repartir encore à tire-d'aile, sans que l'on sût où elle portait ses pas.

Était-ce seulement un ardent amour de la liberté qui la poussait à ces escapades ?....

N'aurait-on pu lire, maintenant, dans ses grands yeux de velours, au lieu du constant désespoir de jadis, un rayon de divine espérance ?....

La Tiotte n'était pas le seul hôte de la Glandière chez lequel on eût pu constater un changement. Romain aussi n'était plus le même.

Pour dire vrai, et comme lui, il s'ennuyait à crever !

Non ! cette existence calme, rangée, ce bien-être de tous les jours n'était pas fait pour lui.

Il rêvait d'une vie agitée, pleine d'accoups, remplie d'imprévu, avec des noces sans fin, des beuveries interminables, entremêlées de parties de cartes, de bons coups à faire, le tout accompagné de bien autre chose encore.

Maintenant qu'il était refait, retapé, remis à neuf, il ne songeait qu'à reprendre sa course.

Non pas avec le gousset vide.

Ah ! mais non !....

Irma avait de l'argent....

Irma à coup sûr possédait un fort sac. C'était là une chose certaine....

Qu'est-ce qu'elle pouvait bien dépenser bon an mal an dans ce taudis de la Glandière ?....

Une quinzaine de cents francs à tout casser.

Et, depuis plus de seize années, le surplus des six mille francs remis par le notaire d'Orléans s'entassait donc quelque part....

Et Romain, durant les longues siestes qu'il faisait, étendu tout de son long, lézardant au soleil, dessinait des chiffres sur le sable.

Romain additionnait sans cesse les économies que devait posséder Irma.

Et chaque fois il arrivait à un chiffre plus élevé.

Qui est-ce qui pouvait savoir ?.... Ça s'élevait peut-être à quarante, quarante-cinq mille balles !

Et en répétant tout bas, les lèvres humides, ce chiffre : "quarante-cinq mille balles !" Romain avait des éblouissements....

Et des liasses de billets de banque.... des cahiers

de fafiots sérieux,—comme il disait,—des rouleaux d'étréciments jaunets, passaient et repassaient devant ses yeux.

—Et ça m'appartient, comme à elle !—répétait-il, en cognant les arbres à grands coups de trique, alors qu'il promenait son écrasant ennui autour de la Glandière,—ça m'appartient comme à elle, puisque nous sommes mariés sous le régime de la communauté....

"D'abord je suis bien sûr qu'elle a le magot sous la main.... Pas de danger qu'elle aille confier ça à un notaire !....

"Elle aurait trop peur qu'il ne lève le pied.

"Sûr non plus qu'elle n'a pas collé son saint-frusquin à la caisse d'épargne !

"—Comment qu'on vous nomme, ma petite mère ?....

"Pas moyen de raconter à ce curieux qu'on s'appelle Irma Blériot, femme Couricul....

"Donner son faux nom, alors.... la Claudine. Toupard !....

"Et si jamais il y avait du pétard, rien à faire. Pas seulement le temps d'aller étouffer la galette, la bonne galette !....

"Non ! non !.... Elle est là tout près d'elle !... J'en suis sûr.... à portée de sa main.... de ses yeux !.... Elle les couve, ses petits !....

Et Romain, en roulant des prunelles, ajoutait encore, les narines dilatées :

"Et d'ailleurs !.... je les sens !...."

Bien des fois il avait tenté de remettre le grappin sur la Tiotte, mais celle-ci se tenait sur la défensive, ne le quittait pas de l'œil, dès qu'elle pouvait l'apercevoir.

Quant à essayer d'arracher un aveu à Irma, Romain comprenait bien que c'eût été peine perdue.

Et l'impardonnable faute de lui en toucher deux mots, il ne l'eût pas commise.

Elle eût aussitôt dressé l'oreille, et le trésor eût été enfoui plus tôt dans les entrailles de la terre, là où Romain n'aurait jamais pu l'aller quêrir.

Vainement il filait Irma avec une véritable patience de forçat....

Vainement il feignait de dormir, il se cachait pour l'épier, surveillant ses moindres démarches, ses gestes, ses regards....

Impossible de rien découvrir....

Il en perdait le boire et le manger.... l'eau-de-vie.... non pas même le petit verre.... Par habitude, pas plus, mais point par plaisir.... la pipe de même.... Rien !....

Nous avons dit deux mots de la rapacité d'Irma.. Romain ne pouvait en venir à bout....

Les clefs du cellier, elle les tenait serrées.... Fermé aussi le saloir, les conserves....

Un matin, Romain la vit sortir la double provision de la journée, comme vin, comme eau-de-vie. Et comme il la regardait d'un air étonné :

—Demain, mon homme,—lui dit-elle,—tu mangeras froid.... Car je ne pense pas que tu veuilles faire la tambouille toi-même.... Et quant à la Tiotte, il n'y faut point compter.

Pour sûr,—fit Romain,—pour dire quelque chose.

—Elle battrait tout, ou le cacherait, afin de le retrouver pour plus tard.

Romain avait fermé les yeux, pour dissimuler l'éclair de joie qui venait de flamber dans ses prunelles.

Et il bourra une pipe en prenant un temps, pour se donner une contenance.

Voyant que son mari ne l'interrogeait pas, Irma revint naturellement d'elle-même à son point de départ.

—Oui, tu seras tout seul demain,—fit-elle, en essayant de lire l'effet de ses paroles sur le visage de son mari.

Celui-ci s'étira les bras, bâillant à se démancher la mâchoire.

—Ça va être gai,—dit-il.—Et où vas-tu ? Tu files ?.... Tu ne m'en avais pas parlé ?....

—Je vais à Orléans, pour mes affaires.

Ce dernier mot, Irma le prononça avec emphase.

—A Orléans !—Romain eut l'air de chercher,—qué que tu vas faire à Orléans ?

—Chez le notaire !....

—Tu as un notaire, toi !.... Excusez du peu.

—Ne fais donc pas l'imbécile.... Le Notaire.. pour toucher ma rente !

—Ah ! bien ! si tu crois que je pense à ça.... ta rente.

—Puisque je t'ai tout dit.

—Pour ce que j'en vois de ta rente....

Vivement Irma riposta avec aigreur.

—Il me semble que tu en manges ta part de ma rente.

—Tiens ! ce qui est à moi est à toi.... Peut-être bien !....

—Jusqu'à un certain point.

—Faudrait voir un peu que tu me laisses crever de faim comme la Tiotte. Ça ne serait pas à faire....

—Tu ne manques de rien, de quoi te plains-tu ?

—Moi ! me plaindre,—s'écria Romain en faisant aller ses grands bras.—Ah ! non ! alors !.... Mais je ne me plains pas.... Je ne dis rien.... Je ne trouve ici comme un coq en pâte.... Mais je ne demande qu'une chose.... c'est à finir mes jours ici, en bon bourgeois.... Quest-ce qu'il faut de plus ?

J'ai une brave petite femme.... Je bois, je mange et je roupille tout mon content.... Non ! vrai !

—Faudrait que je sois un monstre d'ingratitude !

Irma s'adoucissait.... Elle avait l'air flatté.

—Ça n'est toujours pas très gai ici pour un homme,—dit-elle.—Je vois bien qu'il y a des moments où tu t'ennuies.

—On ne peut pas toujours faire la noce.... Et puis, tout ça.... Vois-tu, Irma.... Faut même mieux la vie tranquille.... J'ai toujours aimé ça, moi, la campagne.... Et puis, quand on a été au trimard, qu'on est revenu de là-bas, on ne demande plus qu'à rester tranquille. Voilà mon opinion....

—Tu es bien sucré aujourd'hui,—fit Irma,—dans l'œil de laquelle pointa une méfiance soudaine.

—On a ses moments.... C'est peut-être parce que tu vas me lâcher....

—Oh ! je n'en aurai pas pour longtemps.... Le soir même je rentrerai à la Glandière, en partant le matin dès patron minette.

—C'est égal, ça va être dur à tirer cette journée-là.

—Bah ! douze heures !....

—Dis donc ! une idée !

—Laquelle ?

—Emmène-moi, ma petite Mama....

—Te laisser traîner tout un jour dans les rues d'Orléans, de café en café, pour que tu te poivres, que l'on te ramasse ! Elle est jolie ton idée !....

—Mais non.... Je serai gentil tout plein.

—Si tu veux je te présenterai à un commissaire de police.

Romain devint vert :

—Tu as des plaisanteries !.... D'autant que s'il me gardait, le commissaire.... il ne te laisserait pas t'envoler.

—Allons ! ne te fâche pas.... c'est une blague. Tu sais bien que je ne te vendrais pas.... Je te mettrai tout ce qu'il faut.... Des biscuits pour faire une trempette, tu aimes bien cela.... Seulement ne les laisses pas traîner parce que si la Tiotte mettait la main dessus, tu peux être tranquille, elle n'en laisserait pas un.

—Qu'elle y touche,—fit Romain en roulant de gros yeux.

—Laisse-la tranquille, ne t'occupe pas d'elle. Tu lâcheras les vaches. Elles iront au bois....

Pas de danger qu'un garde mette le nez dehors pendant la chaleur du jour.... Elles rentreront le soir.... Et moi aussi, je reviendrai par le train d'onze heures.... Si je ne trouve pas de carriole, je reviendrai de pied.... Il fait beau, je prendrai la traverse, il y a de la lune.... Et tu dormiras, tu feras ta petite pionce en m'attendant.... Pas vrai ?....

—J'aimerais mieux aller avec toi,—insista Romain.

—Ça ne serait pas prudent, mon homme.... Tiens-toi tranquille dans ton terrier....

—Je peux toujours bien te faire un pas de conduite sur la route de Salbris ?

—Oh ! cela tant que tu voudras.

Irma finissait par être touchée de cet excès de prévenance auquel Romain ne l'avait pas habituée.

Au petit jour elle partit, un panier sous le bras, un parapluie à la main pour se garantir du soleil.

Elle avait réellement très bon air avec son joli bonnet de dentelle, ses pendants, sa jeannette en

crin, aussi Romain fut-il en droit de lui dire :

—Tiens ! ma petite Mama, tu es trop gentille, faut que je t'embrasse.

—Comme tu es tendre aujourd'hui !

Ils s'en allaient longeant la traverse praticable par ce jour de sécheresse.

C'était un samedi, jour de marché. Irma comptait bien une fois arrivée à la route, trouver quelque carriole qui la mènerait jusqu'à Salbris, où elle prendrait le chemin de fer.

De loin ils apercevaient le ruban jaune se déroulant au milieu de la plaine verte.

—Tiens,—fit Irma,—voilà tout justement la carriole des gens de la Vacherie qui démarre. Allons ! à ce soir. Sois sage, ne fais pas de bêtises... tiens toi tranquille... pas de mistoufles à la Tiotte.

Romain demeurait planté sur ses quilles.

—Retourne à la Glandière,—reprit Irma impatientée,—que veux tu que les gens de la Vacherie disent en te voyant avec moi ?

—C'est vrai,—fit Romain avec son ricanement narquois,—maîtresse Toupard ne peut pas aller par les chemins avec son... domestique, pas vrai ?

—Ne dis donc pas de bêtises... Si tu passes pour mon domestique, tu es mon mari, mon homme. Ils peuvent dire ce qu'ils voudront après tout, mais n'importe, file...

—On s'en va... on s'en va... allons, à ce soir.

Et Romain fit demi-tour pour reprendre le chemin de la Glandière.

Irma arrivait à cet instant auprès de la ferme de la Vacherie.

—Père Granger,—dit elle au moment où celui-ci mettait la dernière main à son attelage,—vous me donnerez bien une place pour aller jusqu'à Salbris ?

—Comment donc, maîtresse Toupard,—répliqua le père Granger, un vieux blanchi aux yeux encore vifs,—ça n'est point de refus ; entre voisins on doit s'aider.

—Oh ! voisins,—répliqua la Claudine en riant,—voisins à plus d'une lieue et demie.

—Dame, en Sologne, on est voisin de loin.

Et la charrette, encombrée de paniers de voilages, partit au trot rechigné d'un biquet roux.

A une courte distance, caché derrière un chêne nouveau, Romain s'était arrêté.

—Bon voyage,—fit il en voyant s'éloigner la carriole,—cette fois, au moins, elle est bien partie. Fleur-de-Mai, elle aussi, avait épié le départ d'Irma.

Et de tout son cœur elle avait poussé un soupir de satisfaction, en voyant Romain accompagner celle qui la torturait sans cesse.

Le départ de Romain, l'avait comblée de joie, car Romain elle le craignait plus encore que la femme qui la roulait de coups.

Toute la matinée, elle la passa donc à courir au loin dans les bois.

Elle était libre pour toute la journée, elle le savait, et à travers les sapinières, elle avait suivi une voie impossible à reconnaître pour toute autre.

Où allait-elle ?

Elle se rendait au but de ses promenades quotidiennes.

Elle franchissait d'un bond l'épaisse haie qui clôturait le parc de Lauriac, et là, se glissant sous l'épaisse feuillée, elle s'approchait le plus possible du château.

Alors, avec la prestesse d'un écureuil, elle grimpa sur un chêne, se blottissait derrière une branche touffue, et là, elle demeurait en contemplation durant de longues heures, devant la blanche façade du manoir qu'elle avait sous les yeux à une courte distance.

Quel était le sentiment qui ramenait ainsi Fleur-de-Mai à proximité du château !...

Etaient-ce les douces paroles prononcées par Blanche de Lauriac ?... Etaient-ce ces inflexions de voix si tendres, cette expression de gratitude passionnée, qui avaient fait vibrer dans sa jeune âme des cordes jusque là muettes et inertes ?...

Etaient-ce les caresses de la petite Louise, ce chérubin qui l'avait entourée de ses petits bras... qui laissaient encore dans le cœur de l'innocente un délicieux souvenir ?

Toujours est il qu'elle demeurait là, immobile, comme en extase, les yeux agrandis par une per-

sistante attention, suivant du regard, sans en perdre aucun, les moindres mouvements des habitants.

Longtemps elle demeura ainsi immobile.

Puis ses yeux prirent une animation extraordinaire.

Le château de Lauriac qui, pendant la forte chaleur du jour, était demeuré comme enseveli dans une lourde torpeur, semblait sortir de sa léthargie.

Deux palefreniers venaient d'ouvrir les lourdes portes des écuries et des remises.

Un grand break sortait auquel on attelait deux carrossiers anglais, et l'attelage s'arrêtait devant le perron attendant les maîtres.

Ce fut la marquise qui se montra la première.

Puis vint le tour de Blanche, de Justine.

Enfin Henri parut tenant par la main la petite Loulou, fraîche, potelée, se portant à ravir et ne se souvenant plus du danger auquel elle avait échappé par miracle.

Le cœur de Fleur-de-Mai s'était mis à battre avec violence.

Un flot de sang montait à ses joues, la rendant plus rouge que les pivoines de la pelouse.

Au risque de tomber de son dangereux observatoire, elle se penchait à corps perdu, pour ne perdre aucun des détails de cette petite scène tout intime qui se renouvelait chaque jour, durant la belle saison.

Elle écartait maintenant les feuilles, sans souci d'être aperçue.

Ceux qui montaient ainsi en voiture n'auraient eu qu'à lever la tête pour la voir.

Mais à cet instant ils ne pensaient pas à elle.

Blanche de Lauriac, cependant, n'avait pas été ingrate.

Dès le soir même du tragique accident qui avait failli coûter la vie à sa bien aimée Louise, la jeune mère avait fait venir Bernard, le brigadier des gardes de Lauriac, et l'avait interrogé au sujet de l'étrange créature qui avait sauvé son enfant.

—Une mendiante,—madame la vicomtesse.—Blanche tressaillait douloureusement toutes les fois qu'on lui donnait ce titre.—Une coureuse de chemins. La Tiotte ; on la nomme ainsi dans le pays. On l'appelle aussi la P'tite Mai !...

—Oui, c'est bien cela...

—C'est pas grand'chose de bon, allez, madame. Comment cela ?

—Non ! pas grand'chose,—répliqua le garde en secouant la tête,—elle est idiote, folle... Elle ne peut pas parler.

—Oui, elle ne peut s'exprimer, la malheureuse, mais idiote, Bernard, vous n'y songez pas... Elle a eu l'esprit, le courage de sauver ma fille, alors que j'avais la tête perdue... Et elle est si jolie, cette enfant !... Elle a l'air doux, craintif... L'intelligence pétillante dans ses grands yeux...

—Oui ! c'est rusé !... c'est canaille !... Ça fait tous les méchants tours.

—Elle ! Bernard ! Comment pouvez-vous dire cela ?

—Je dis ce qui est, madame la vicomtesse.

—Elle a si bien la bonté inscrite sur son visage Ah ! Bernard, je n'oublierai jamais le service qu'elle nous a rendu.

—Elle peut bien faire quelque chose de bon, pour tout le dommage qu'elle nous cause.

—Mais de quelle façon, Bernard ?

—En dénichant nos couvées de perdreaux et de faisans donc !... Je ne sais pas ce qu'elle en fait, la gradine... Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle les mange !

—Pauvre enfant,—murmura Blanche tout émue, si elle a faim.

—Oui,—répéta Bernard tout à son idée, je crois qu'elle les mange, car j'ai trouvé les coquilles autour des nids... Et pas moyen de la prendre la main dans le sac... Ah ! si jamais je la pince !...

—Bernard,—fit sévèrement Blanche de Lauriac,—je vous défends expressément, vous m'entendez bien, de brutaliser cette enfant.

—Alors, madame la vicomtesse,—fit Bernard à la fois surpris et vexé,—qu'est ce que je dirai à M. le marquis, quand il me fera des reproches au sujet de son gibier ?...

—Rien ! Bernard ! Rien !... J'en parlerai à mon frère. Mais vous devez comprendre que je

m'intéresse à cette enfant !... Je voudrais lui faire du bien...

—Ah ! ma foi, je ne sais pas comment madame la vicomtesse pourra bien s'y prendre... Ça n'est bon à rien, ces étres là... Ça fait du mal par plaisir... C'est la vermine...

—Enfin, je verrai, je m'informerai. Dans tous les cas gardez-vous de lui rien dire si vous la rencontrez.

Bernard devint rouge de colère et répondit d'un ton sec :

—Bien, madame la vicomtesse.

—A propos, mon bon Bernard, j'ai une demande à vous faire : ne m'appellez donc pas toujours ainsi : "Mme la vicomtesse." Je vous en prie.

—C'est l'ordre, madame la v... pardon, excuse... l'habitude, c'est la règle.

—Je le sais,—répondit la jeune femme en rougissant légèrement,—mais c'est trop formaliste pour moi.

—Alors ?—demanda Bernard.

—Vous m'avez vue toute petite, mon bon Bernard, toute enfant... appelez-moi couramment "Mme Blanche."

Le vieux garde devint rouge de plaisir.

—C'est bien de l'honneur pour moi, madame la vic... madame Blanche... Oh ! je m'y ferai... Dame oui, je vous ai connue... tout comme est manz'elle Louise à cette heure... Ça ne me rajeunit pas, allez.

—Tout le monde vieillit, mon bon Bernard, et il n'y a pas que les années qui vieillissent... En attendant, tâchez de m'avoir des renseignements sur cette petite... Je voudrais tant pouvoir reconnaître sa courageuse action...

—Ah ! j'ai bien peur que Mme Blanche en soit pour ses peines.

Et Bernard s'était éloigné en remettant sa cape et en se disant à mi voix :

—Elle est bien gentille, Mme Blanche, bien aimable et pas fière... Toujours une bonne parole à vous dire... Mais c'est égal, elle a de drôles d'idées, rapport aux perdreaux et aux faisans... Je ne sais pas si ça arrangera M. le marquis...

Les renseignements recueillis par Blanche de Lauriac avaient été déplorables.

La Tiotte passait pour une petite affligée, une idiote à laquelle il était impossible de s'intéresser.

La Tiotte vivait à l'état sauvage, dans les bois... Sa mère, une femme à son aise,—qui avait de quoi,—ne pouvait rien en faire... On la laissait vivre à sa guise... Sans lui faire de mal, sans la tourmenter, lui permettre d'aller et de venir à sa fantaisie, c'était tout ce que l'on pouvait faire pour elle.

—Et surtout, madame Blanche,—lui dit Bernard, qui lui aussi lui fournit sa part de détails,—croyez moi, n'allez pas chez la mère... de la Petite Mai !... Elle n'a pas l'air bon, cette femme là... Elle ne répond seulement pas quand on lui parle.

La petite Louise n'oubliait pas cependant non plus celle qui lui avait sauvé la vie.

—Tu sais bien, maman,—répétait-elle à diverses reprises,—pourquoi qu'elle ne revient pas, la P'tite-Mai, tu sais bien, celle qui est si jolie.

La P'tite-Mai, dont on s'occupait tant, était là, à deux pas d'elles, les dévorant du regard.

Et personne ne s'en doutait, certes, et quand le break se fut perdu dans les profondeurs du parc, au détour d'une allée touffue, elle descendit de son observatoire, et lentement comme à regret reprit le chemin de la Glandière.

Elle y arriva bien lasse, le soleil commençait à décliner à l'horizon.

Elle n'avait songé ni à récolter des merises et des fraises, non plus qu'à trouver des œufs de faisans.

Et la faim la tenaillait dur...

Doucement, bien doucement elle s'approcha de la maison de la Glandière.

Irma n'était point revenue, ni Romain non plus. La maison était déserte, les fenêtres soigneusement fermées, mais la porte toute grande ouverte laissait plonger le regard dans la grande chambre habitée par Romain et Irma...

La table était mise...

Une serviette blanche faisait ressortir tout plein de bonnes choses.

Un plat de viande froide d'abord... des œufs durs, un fromage gras et une motte de beurre, le tout dignement accompagné par une miché de pain frais à la croûte dorée.

La pauvre Tiotte ouvrait de grands yeux.

Elle convoitait tous ces mets dont elle était à jamais privée et dont la vue augmentait ses tiraillements d'estomac.

Un sentiment de naturelle défiance l'arrêtait.

Romain n'était-il pas là ?

N'était-ce pas pour lui qu'Irma avait préparé toutes ces bonnes choses ?...

Devant la maison elle passa et repassa plongeant par la fenêtre fermée dans l'intérieur de la chambre.

Il n'y avait personne.

Sur un coin de la table, elle aperçut alors à travers les vitres une assiette de croquets dont elle était tout particulièrement friande... bien qu'elle n'en eût trouvé que bien rarement à portée de sa main.

Alors, faisant le tour de la maison, elle revint encore et, enhardie par le profond silence qui régnait tout autour de la Glandière, elle franchit le seuil de la porte d'entrée et pénétra dans la chambre.

Le cou tendu, l'œil au guet, le nez à l'évent, elle s'avancait à pas comptés, s'arrêtant pour continuer son mouvement.

Enfin elle atteignit la table.

Elle se coupa un morceau de viande, le mit sur un chateau de pain et bourra ses poches de biscuits...

Le tout s'écroula de ses mains, tandis qu'un cri de terreur folle s'échappait de sa gorge contractée.

De derrière l'une des courtines du lit Romain venait de bondir, et se ruant sur la porte la fermait d'un tour de clé.

La Tiotte se précipita sur la fenêtre !...

Romain était déjà sur elle !...

Fleur-de-Mai avait ouvert la fenêtre ; elle se jetait à corps perdu en avant.

Vains efforts !...

Romain l'avait déjà ceinturée de son bras nerveux, et la rejetait dans la chambre, tandis qu'il remettait l'espagnolette.

Toute retraite était barrée à la pauvre Tiotte !

Tout espoir lui était enlevé !... Elle était au pouvoir de Romain !...

Alors, elle se réfugia dans un coin de sa chambre et attendit, les bras croisés sur la poitrine.

—Pincée ! ma petite mère,—disait Romain.—Pincée ! hein !... Ça été bien fait, pas vrai !... V'là ce que c'est d'être portée sur sa bouche.

"On s'est laissée prendre au piège !

"Ah ! tu croyais que je te lâcherais !... Tu croyais que tu en avais fini avec moi !...

"Minute, ma fille !... Je te tiens à cette heure ! Nous avons à causer."

Il avait repris son inséparable trique et la brandissait tout autour de sa tête, en exécutant d'effrayants moulinets.

—A causer ! Tiens ! suis-je bête !... J'oublie toujours qu'elle a avalé sa langue.

"Enfin !... n'importe, tu sais toujours bien ce que je veux dire, pas vrai, ma biche... et tu vas me couler la chose en douceur, si tu ne veux pas que je te caresse les côtes.

Et il donna sur la table un terrible coup de son gourdin, qui fit danser les assiettes et les verres avec un cliquetis strident.

—Ah !... faisait Romain, s'animant au son de sa propre voix,—ah ! nous allons rire ! Ça va être drôle tout plein ! Tu ne comptais pas sur cette surprise-là, pas la Tiotte !...

"Allons ! ma fille ! faut te résigner..."

Farouche, repliée sur elle-même, Fleur-de-Mai était restée dans le coin obscur où elle était rencongnée.

—Allons !—cria Romain, qui venait de se verser un grand verre d'eau-de-vie et l'avalait d'un trait,—allons ! faut te faire une raison, pas tant d'histoires, pas tant de giries !...

"Je sais que la Claudine a de l'argent !... beaucoup d'argent !..."

"Je suis certain que tu connais sa cachette..."

"Tu vas me l'indiquer !..."

"Allons, vite !... montre-moi où c'est !... ou je cogne !..."

Et le misérable marcha sur elle le gourdin levé. La Tiotte n'avait pas bougé !...

Les mains étendues, elle s'aplatissait contre la muraille, la tête basse, dans les épaules, attendant le coup.

—Tu ne veux pas ! sale bête !...—hurla Romain en grinçant des dents...—Tu ne veux pas ! Non ! tu ne veux pas me montrer la place... Alors, tiens !... Voilà le premier !

Et le bâton s'abattit sur les épaules de la Tiotte. L'enfant se tordit, poussant un cri d'affreuse douleur.

Ignorait-elle l'endroit où Irma cachait son épargne ?...

C'était possible.

Toujours est-il qu'elle n'eut pas un geste, pas un regard qui pût mettre son bourreau sur une voie. Au troisième coup, elle tomba, se tordant en laissant échapper d'affreuses clameurs.

—Ah ! tu ne veux rien montrer !... Ah ! tu t'entêtes !... Ah ! tu fais ta mule !... Eh bien ! nous allons voir !... Ça n'est pas fini !... Je vais chercher moi-même !... Et après !... si je n'ai pas trouvé !... je double la dose.

Il s'avança sur elle l'écume aux lèvres, hideux, atroce... et il lui dit, les mains étendues, les doigts crispés :

—Si je ne trouve rien !... je te tue !... Tu as compris, cette fois !...

Alors, il défit le lit, le bouleversant de fond en comble.

Il sonda les carreaux du sol, un à un... Il sonda les murs !...

Sa chasse infructueuse le rendait fou furieux !

Il brisait les chaises à coups de pied, à coups de pied aussi il éventrait les tiroirs de la commode, ceux du secrétaire... Il fouillait tout, il brisait tout, proférant d'immenses blasphèmes !...

Où alors c'étaient des cris inarticulés, des glossements, des rugissements de fauve !

Et parfois, à bout d'haleine, il s'arrêtait pour la frapper encore, en lui disant :

—Je te ferai bien me montrer où ça est, quand je devrais te rôti !...

Puis il reprenait sa quête... en jurant... montrant le poing au ciel... en criant :

—Je ne trouverai pas donc, N... je ne trouverai rien !...

Le sommier, les matelas étaient par terre !...

Le bois de lit, il le disloqua !...

—Et... l'autre... quand elle va rentrer !...

Elle va en faire... un patard !...

"Eh bien !... je lui conseille de se taire... de ne rien dire, autrement... je lui règle son compte !... Elle m'embête !... Elle n'avait qu'à me la donner sa grande braise !..."

"Mais toi ! tu ne veux pas !... Et tu te tais !

Pourtant, tu le sais !... Oui ! tu le sais !... J'ai vu ça dans tes yeux !..."

"Mais si je ne trouve rien... tu la danseras, va, ma fille ! Je f... le feu à la cambuse et je t'enferme dedans !... Mais avant, je vais te griller la plante des pieds !... tu vas voir !

Une nouvelle accolade à la fiole d'eau-de-vie... et tout en criant, tout en sacrant, il jeta une brassée de bourrées dans l'âtre et la fit flamber !...

La Tiotte restait dans son coin, la face contre terre, étendue !...

Elle ne cherchait pas à lutter, la pauvre créature !...

Elle ne gémissait même plus.

C'était la résignation d'une bête assommée.

Le monstre revint vers elle, essayant de la faire lever à coups de pied.

Sa rage tournait à la folie !...

Il la laissa pour recourir aux meubles qu'il éparpillait à travers la pièce.

Le lit brisé gisait par terre en morceaux épars.

Dans sa course il s'arrêta brusquement !... Ne venait-il pas de sentir tressauter, sous son pied, un des carreaux sur lesquels il marchait ?

Comme toutes les habitations campagnardes, la chambre principale de la Glandière était carrelée.

Il s'arrêta donc net.

Il s'essuya le front !... Il haletait.

Ce carreau qui tremblait sous lui, lui donnait une sueur d'angoisse !

La crainte de ne rien trouver encore l'empêchait de se baisser, le frappant de stupeur !

Pendant qu'il hésitait ainsi, ses yeux tombèrent sur la Tiotte.

Celle-ci s'était à demi relevée !...

Assise dans le coin de la chambre, elle ne perdait pas de vue ses mouvements.

C'est là,—gronda-t-il,—oui, ça doit être là !...

Alors il s'agenouilla et ses mains tremblantes palpèrent le carreau.

Librement, maintenant qu'il n'était plus maintenu par le pied du lit lui servant de point d'appui, il jouait dans sa gaine.

Romain ouvrit son couteau et avec la pointe opéra une pesée.

A cet instant la Tiotte poussa un gémissement.

Elle fit un suprême effort, se leva et vint s'écrouler aux pieds de Romain, se jetant à plat ventre sur le carreau, semblant lui faire un rempart de son corps.

—Ah ! ah ! ah !—s'écria Romain ;—je tiens l'étouffoir !... C'est là qu'il est le sac à malice !...

Allons ! range-toi gueuse !... ou je cogne encore, je n'ai pas le temps de causer.

Et d'un coup de pied il la rejeta à l'autre bout de la chambre.

S'agenouillant, il parvint à soulever le carreau !...

Et alors un sourd rugissement de joie s'échappa de sa gorge.

L'argent était là !...

C'était bien la cachette.

A même sous le carreau, dans un trou circulaire étaient entassés des rouleaux d'or et des billets de banque.

Fleur-de-Mai s'étaient relevée encore !

Elle revint à la charge.

Pauvre être !...

Un instinct de native probité lui ordonnait de défendre cet argent, qui semblait être confié à sa garde.

Pareille à un pauvre chien, elle prétendait le sauvegarder tant qu'elle aurait soufflé.

—Arrière, misérable !—cria Romain au comble de la fureur,—arrière ! je l'ai trouvé. Tu le savais bien, où il était !... Arrière ! arrière ! Il est à moi !...

Elle se cramponna à ses vêtements.

Elle s'accrocha à lui.

—Oh ! assez !... pas !

Et la repoussant, il reprit sa trique.

Et le bâton noueux s'abattit cette fois de toutes ses forces sur le crâne de l'infortunée !...

Cette fois c'était fini !...

Un filet de sang gicla par la peau fendue, et la Tiotte s'écroula sur le carreau.

Lui, il s'était jeté sur l'or, comme un félin sur sa proie, et avec une jouissance folle, il baignait ses mains dans les louis, il froissait les billets de banque.

Quelle somme pouvait-il y avoir ?

Il comptait les liasses, les rouleaux et se trompait dans son calcul, qu'il recommençait vingt fois avec une ivresse croissante.

A la fin, une lueur de raison lui revint :

—C'est pas tout ça,—dit-il d'une voix étranglée,—maintenant, faut filer !... Et vite !...

"Faut prendre de l'air avant que la patronne ne revienne !..."

"Elle va en faire une tête !..."

"Oh ! j'ai du temps devant moi !... Il fait encore jour !..."

La somme était forte.

Toutes les économies d'Irma, ses économies de seize années étaient là ! ! !

Il pouvait bien y avoir soixante-quinze à quatre-vingt mille francs.

Le calcul était simple.

En ne se privant de rien, Irma ne dépensait guère plus de deux mille francs par an.

Et elle en touchait six mille !...

A présent il retrouvait son sang froid.

Les billets de banque, il en bourra les poches intérieures de sa cotte. L'or, il le noua serré dans une serviette.

Et quand le trou fut vide :

—Allons, houp !... En route !... Et du lest !...

(A suivre)

LA MODE

Les fourrures ont toujours été plus ou moins portées pendant la saison hivernale ; mais, en ce moment, c'est une fureur, on en met de la tête aux pieds. Après avoir emprunté aux Russes leurs broderies, dentelles, galons, bijoux, etc., il est de très bon goût de prendre leur genre et de nous enmitoufler de fourrures comme eux. Je trouve qu'on a vraiment bien raison ; rien n'est léger et chaud en même temps comme la fourrure.

Les préférences marquées sont pour le castor, l'astrakan, le renard bleu, noir, et dans toutes les teintes possibles, le skungs qu'on trouve toujours moyen d'employer, les queues de petit-gris dont on fait des boas très jeunes, le lièvre argenté, etc.

Comme fourrure du soir, pour sortie de bal, de théâtre, le mongoli, le moufflon, le thibet et le chinchilla font de bien jolies garnitures.

La loutre reste toujours seyante, et les jaquettes faites de cette fourrure se mélangent très heureusement avec de l'astrakan ; ainsi j'ai vu des manches d'astrakan adaptées à une veste de loutre, et l'inverse : une veste d'astrakan avec manches de loutre.

On fait aussi de longs gilets Louis XV en fourrure, où se trouvent de grandes poches pouvant parfois remplacer le manchon.

Des bandes de fourrure se mettent au bas des jupes, soulignent élégamment le bord d'un corsage, d'un col, d'un parement, forment des épaulettes, un plastron.

Et sur les chapeaux, entourent une toque, simulent le fond d'une capote, garnissent les bords d'un grand chapeau ; enfin, comme je vous le disais, partout où il est possible de mettre de la fourrure, on en voit.

Les manchons sont agrandis, ce ne sont plus seulement les doigts qui se trouvent garantis : la main, le poignet profitent de cette augmentation de volume.

Voici le moment des longues veillées et il est temps de s'occuper d'avoir de jolis abat-jour. Toutes, vous savez faire sans doute, mes chères lectrices, ces immenses abat-jour de papier tellement en vogue l'année dernière. Eh bien, on y ajoute cet hiver un joli ornement. Une fois votre abat-jour plissé, froncé, posé sur votre carcasse, vous fixez tout autour, cousue sur le dernier cercle de la carcasse, une guirlande de chrysanthèmes faite en papier du même ton gradué que vous entremêlez de mousse en papier vert. Puis, après avoir serré le haut avec un ruban, vous posez sur le nœud un piquet de ces mêmes chrysanthèmes ; c'est, comme vous voyez, très facile à faire et d'un effet charmant.

On voit des abat-jour tendus en soie fantaisie Pompadour ou autre, entourés de volants de dentelle gracieusement relevés par des nœuds de ruban.

Une fantaisie bien éphémère est l'abat-jour en fleurs naturelles cousues sur une carcasse garnie de tulle ou gaze et mélangées de brindilles de mousse. L'effilé pendant est formé de petits boutons et de feuilles légères. Il peut se faire en violettes, bruyères, mimosas, etc.

MARJOLAINE.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Rognons de moutons panés.—Aprêtez-les comme ci-dessus : au lieu de les tremper dans l'huile, saupoudrez les de mie de pain, faites griller et servez sur une sauce tomate.

Soufflé de patates.—Faites cuire des patates au jus, passez-les au tamis, travaillez-les avec quatre ou cinq jaunes d'œufs et deux blancs en neige, assaisonnez. Mettez cette purée dans un plat à gratin, mettez au four, couvrez cinq minutes.

Petits pâtés au jus.—Garnissez de pâte des petits moules à daviols ; emplissez-les d'une farce grasse ou maigre. Couvrez-les avec des abaisses de feuilletage taillées au coupe-pâte. Dorez-les, couvrez-les et mettez au four. Quand ils sont cuits, enlevez les couvercles, ciselez la farce, retirez les petits pâtés des moules et versez dedans un peu de bon jus, très réduit. Remettez les couvercles.

Bœuf du pot-au-feu à la maître d'hôtel.—Il faut choisir un morceau qui ne soit pas trop cuit et se défasse facilement.

Il faut un beau morceau, facile à couper en tranches lorsqu'il est froid, le lendemain matin. Coupez les tranches et passez-les au beurre, dans la poêle, jusqu'à ce qu'elles soient dorées.

Préparez dans un plat du beurre bien frais, du persil haché et du jus de citron, et posez dessus vos tranches de bœuf, qui devront en être arrosées.

Poulet à la paysanne.—Mettez dans une casserole un bon poulet vidé et trussé ; faites-le sauter d'un côté ; quand il est d'une belle couleur, retournez-le et ajoutez carottes, poireaux, oignons, racines de persil et une petite gousse d'ail, le tout haché très fin, puis un bouquet garni, sel et poivre.

Couvrez la casserole et laissez réduire doucement pendant vingt minutes, ajoutez ensuite un quart de litre de vin blanc et laissez bouillir deux ou trois minutes ; ajoutez encore un quart de litre de roux brun, laissez bouillir 8 à 10 minutes ; retirez ensuite le bouquet garni, mettez le poulet sur un plat et versez la sauce dessus.

Comment faire bouillir un œuf.—Pas une cuisinière parmi cinquante ne sait comment faire bouillir un œuf. Pourtant, tout le monde croit le savoir. On plonge un œuf dans de l'eau bouillante et on le retire au bout de trois minutes. On fait bien attention que l'eau bouille bien. C'est justement ici que l'on fait erreur. Un œuf ainsi préparé est indigeste et est à peine convenable pour une personne en bonne santé, sans parler des malades. Le moment qu'on le plonge dans l'eau bouillante le blanc durcit. Pour faire bouillir un œuf convenablement mettez-le dans un vaseau, couvrez-le d'eau froide, placez sur le feu, et votre œuf est cuit à l'instant que l'eau commence à bouillir. Le blanc reste délicat, exquis, facile à digérer et nutritif. Essayez.

VARIÉTÉS

Aux examens du baccalauréat, le professeur de physique demande au candidat :

—Quel est le meilleur isolateur ?
—La pauvreté !

Les rois et les verbes.—Dans un examen de grammaire, le professeur dit à l'élève :

—Dites-nous ce que vous savez sur les verbes ?
—M'sieu les verbes... c'est tout le contraire des rois.
—Comment cela ?
—Dam, puisqu'ils s'accordent toujours avec leurs sujets.

Les mamans parisiennes.
L'une d'elles disait à son futur genre :

—C'est un ange, voyez-vous, mon cher ami, que ma fille.
—Est-elle bonne ménagère ?
—Je ne sais pas. Mais, ce sera à vous de la former.

Avis aux mères.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amortit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

NE PERDEZ PAS VOTRE TEMPS, CAR LE TEMPS C'EST DE L'ARGENT

En vous procurant la célèbre Huile Electrique Magicienne de Bourk qui fait l'étonnement de tous ceux qui s'en servent (sur-tout en ces derniers temps) par la prompte guérison d'une foule de maladies : telles que point de côtés et de dos, les coliques, les indigestions, diarrhée, le choléra, les maux de gorge, les maux de dents, les coupures, les entorses, les meurtrissures. Elle est reconnue depuis nombre d'années sans égale pour les maladies ci-haut mentionnées et une foule d'autres dont vous vous convaincrez en en faisant usage.

Défiiez-vous des contrefaçons qui surgissent et qui sont le plus souvent de peu de valeur et sans approbation par la faculté de Médecine.

L'huile Electrique Magicienne de Bourk a été approuvée et reconnue sans danger pour le traitement des enfants de tout âge ainsi que des personnes plus âgées.

En vente chez tous les pharmaciens et épiciers.

ELZ. BROCHU, propriétaire.
N. D. Lévis.

DE LA CREOSOTE DE HETRE

La Créosote de Hêtre a été découverte par Richeybach, chimiste de Blanko, en Moravie. C'est un produit pyrogéné dont la composition est : 76, 2 de carbone, 7, 8 d'hydrogène, 16 d'oxygène ; son nom vient de *X peas chair, o w e w* je conserve. Cette heureuse étymologie, suggérée par sa propriété essentielle, nous indique l'action qu'elle exerce dans le traitement de toutes les affections de la poitrine et des voies respiratoires. Les remarquables travaux des docteurs Bouchard, Ginsley, et autres ont affirmé sa haute valeur thérapeutique, qui n'est plus discutée aujourd'hui.

La composition de la Créosote en révèle naturellement les propriétés : elle coagule l'albumine et constitue l'une des substances les plus antiseptiques et les plus antifermentescibles. Elle tue avec une rapidité surprenante les organismes inférieurs, le seul défaut de ce médicament, c'est d'être

mal toléré par certains tempéraments de causer des nausées, des vomissements et des renvois qui obligent à en suspendre l'emploi. Il fallait trouver une substance qu'on pût lui adjoindre pour faire disparaître ces inconvénients.

Après des travaux importants M. le Docteur Ed Morin a fixé son choix sur la Glycerine, qui présente pour cet usage les avantages particuliers. Tout le monde sait que la Glycerine, qui tout en ayant toutes les qualités de l'huile de foie de morue, a la propriété de lubrifier, d'assouplir les tissus organiques et de maintenir une humidité continuelle, en même temps qu'elle fixe la Créosote où celle-ci ne s'attacherait pas sans l'aide de la Glycerine.

Le *Vin à la Créosote de Hêtre* du Dr Ed Morin agit sur un autre principe que les prescriptions ordinaires des médecins, car il ne sèche pas le rhume et ne laisse pas le germe dans le système, mais au contraire enlève la cause du mal, guérit les parties affectées et les laisse dans un état de santé complet. Une bouteille gardée à la maison pour être employée lorsque le mal se fait sentir, épargnera les ennuis et les souffrances d'une maladie sérieuse et peut être même très grave. Cette préparation se vend chez tous les pharmaciens.

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensif. Certes, elle le voulait bien ; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infaillible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Fermale Pourous Plaster" du Dr Lari-vière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal, chez : Dr J. Leduc Picault et Contant Lavolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fils, où tous les marchands peuvent se le procurer. Aussi à vendre partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Lari-vière, Manchester.

MUSIQUE NOUVELLE

Tout en Rose, chansonnette, 25c ; Tous-jours à toi, valse sérieuse, E. F. Blackstock, 50c ; Clémentine, valse, L. Dessaux, 60c ; Concert sous la feuille, valse de salon, L. Gobacurts, 40c ; A Run of Luck, polka, Ant. L. Morac, 50c ; L'étoile du Congo, polka, J. Frisque, 50c ; Train éclair, gallop brillant, G. Kinkel, 50c ; Marche Canadienne, M. Krein, 40c.

MUSIQUE A BON MARCHE

Marie, valse, Mary C.-B. Sheets, 20c ; Lilly of the valley, Mazurka, M. Smith, 35c ; Heather bell polka, J. Kunkel, 20c ; Amusement quadrille, Zikoff, 20c ; Race course galop de concert, C.-D. Blake, 20c (expédier franco par la poste sur réception du prix marqué) ; Danse écossaise, F.-T. Baker ; Rock a bye baby, valse, F. Field ; Whisperings of love, valse, C. Kinkel ; Bal des papillons polka, Cote ; Daisy, polka, J.-C. Drane ; Midnight, galop, G.-C. Petit ; Conia, grande marche, E.-F. Smith ; 10c. ou 11c. par la poste.

En vente chez J. G. YON, 1898, rue Ste-Catharine.

PETITE CHRONIQUE

LES FEMMES NE DOIVENT PAS LIRE CE QUI SUIT

Les Poudres Orientales sont un élément indispensable à la constitution d'une femme : à ce titre, elles doivent entrer dans la nourriture fournie aux jeunes enfants. Elles concourent également dans une mesure très marquée à la reproduction des êtres et à la sécrétion du lait. Avis aux mères qui allaitent, c'est le grand remède de la mère et de l'enfant. Il forme le système osseux et fait disparaître le rachitisme. Par l'emploi des Poudres Orientales tout vice de

conformation est sûrement évité et les enfants grandissent beaux et forts.

Les Poudres Orientales assurent aussi à l'aide d'un traitement facile et en moins de trois mois le développement des formes de la poitrine chez la femme depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'âge mûr. Employées et recommandées sur les deux continents.

Boîte avec notice : Un dollar.

Demandez à votre pharmacien ou écrivez à l'Agence des Poudres Orientales ? Boîte-Poste 694, Montréal.



CINQUIÈME TIRAGE MENSUEL LE 12 NOVEMBRE 1890

3134 LOTS VALANT \$52,740
GROS LOT VALANT \$15,000

Le Billet : \$1 - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant.

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

LE PLUS BEAU

CHOIX DE PIANOS A

DES AVANTAGES REELS

- CHEZ -

LAURENT, LA FORCE & BOUDREAU

1637, Rue Notre-Dame



EXCELLENTS POTAGES.



En boîte et bouteilles, tout préparé, prêts à servir. — Cœa omm. Julienne, printanier, bœuf, volaille, etc., etc. Petits pâtés de gibier truffés. En boîte de demi-livre. Excellents pour l'usage, le souper, pique-nique, etc., préparés par la

FRANCO-AMERICAN FOOD CO. NY

En vente chez Fraser, Viger & Co., 199, rue Saint-Jacques, Montréal, et chez tous les épiceries du Canada. Échantillons envoyés franco contre 25c pour soupe et 25c pour pâtes, envoyés en timbres-postes.

Banque Ville - Marie

AVIS

Est par les présentes donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI POUR CENT (3 1/2 p.c.) a été déclaré sur le capital payé de cette institution pour le semestre courant, et que ce dividende sera payable au bureau de la Banque à Montréal, LUNDI, le PREMIER DECEMBRE prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 20 au 30 novembre prochain, ces deux jours inclusivement.

Par ordre du Bureau,

U. GARAND

Cassier.

Montréal, 21 octobre 1890.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr ; six mois : 10 fr ; Union postale, un an : 20 fr ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris (France).

GUERISON PROMPTE
DES
RHUMES ET DES BRONCHITES
PAR LE
SIROP DE TÉRÉBENTHINE.
N. B. — Demandez-le toujours comme suit : *Sirap de Térébenthine du Docteur Lavolette*.
En vente chez tous les pharmaciens.
50 cts le Flacon.

UNE VENTE FORCÉE

Vue l'élargissement de la rue Notre-Dame, je suis forcé de fondre mon stock de Vases, Selles, Verreries, Lampes, etc., etc. Venez en profiter.

Services à Dîner..... Moitié prix
Services à Thé..... —
Services de Chambres..... —
Lampes à suspension..... —
Lampes de Table..... —
Verreries, coutellerie, argenterie, etc..... —

CHEZ

L. DENEAU

202, Rue Notre-Dame

VOYEZ

GUIMOND

Avant d'acheter vos

CORPS et CALECONS

Rien n'égale ces

CORPS ET CALECONS DE 75cts A \$1.50

15 ST-LAURENT

LA

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE NO. 50

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI (3 1/2) POUR CENT sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant et sera payable au bureau de la Banque à Montréal, le et après LUNDI, le PREMIER DECEMBRE prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 17 au 30 novembre, les deux jours inclus.

Par ordre du Bureau,

A. DE MARTIGNY,

Directeur-Gérant.

Montréal, 21 octobre 1890.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRALUT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeaisons de toute sorte.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents). ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P. Q.

— A MORT —

LE RACHITISME !

— 00 —

LES POUDRES ORIENTALES, les seules qui assurent en trois mois en fortifiant le système, le **DEVELOPPEMENT DES FORMES DE LA POITRINE**.

Elles causent la **SECRETION DU LAIT** et sont conséquemment un aliment indispensable aux mères qui allaitent.

Elles favorisent la **FORMATION des JEUNES FILLES** et sont un puissant élément à la **CONSTITUTION DU SOUELETTE** : à ce titre elles doivent rentrer dans la nourriture fournie aux jeunes enfants, lesquels par l'emploi régulier de ces poudres étonnantes, grandissent beaux et forts.

Elles guérissent la **DYSPEPSIE**, la **CONSUMPTION**, l'**ANEMIE**, les **FAIBLESSES D'ESTOMACS**, les **PALES COULEURS**, etc.

Elles font disparaître complètement le **RACHITISME**. Recommandées sur les deux continents par les plus célèbres médecins.

BREVETÉES PARTOUT

Boîte avec notice : Un dollar.

Dépôt général pour Montréal : L. A. BERNARD, pharmacien, 1882, RUE STE-CATHERINE.

Demandez à votre pharmacien ou écrivez à l'Agence des POUDRES ORIENTALES, Boîte-Poste, 694, Montréal.



CHESTER'S CURE !

Pour la
L'Asthme
Bronchites
Enrouements
Toux
Thumes
Catarrhe
Etc., etc

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER

461 — rue La Gauchetière, Montréal — 46

Prix : grande boîte..... \$1.00
— petite..... 50



Etablie en 1870

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants : Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castoreon bouteilles de toutes grandeurs. Moutarde Française, Glycérine Colée forte. Huile d'Olive en demi-pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue.

Henri Jonas & Cie

10, rue de Breslows
Montréal

PACIFIQUE CANADIEN

" Autour du Monde "

EXCURSION AUTOUR DU GLOBE

Une occasion de faire le tour du monde dans des conditions nouvelles et d'une manière qui se présente probablement jamais, va être offerte d'ici à quelques mois. Avantage va être pris du prochain départ des magnifiques steamships nouveaux, à double hélice, qui sont actuellement en construction pour le service transpacifique, du chemin de Fer Canadien Pacifique pour offrir au public une excursion des plus extraordinaires " Autour du Monde. "

" L'Empress of India " partira de Liverpool pour Hong Kong, vers le 15 Janvier 1891. A Hong Kong " L'Empress of India " commencera son service transpacifique, à laquelle elle est destinée, allant via Yokohama Vancouver le Terminus Pacifique du Canadien Pacifique.

Dans son trajet à Vancouver elle fera escale à Gibraltar, Naples, Port-Saïd, Suez, Colombo, Penang, Singapore, Hong Kong, Shanghai, Nagasaki, Kobe et Yokohama, passant une journée entière dans chacun de ces ports et demeurant à Port Saïd le temps nécessaire pour permettre aux passagers de visiter le Caire et les Pyramides.

Les billets pour ce voyage " Autour du Monde " seront émis comprenant le choix des lignes de vaisseaux pour la traversée de l'Atlantique et un voyage par rails sur le chemin de fer du Pacifique Canadien du Pacifique à l'Atlantique.

Le prix de ce merveilleux voyage sera de \$600, cabine et repas compris. Le programme du voyage avec carte indiquant la route et donnant tous les renseignements nécessaires, des escales, etc, peuvent s'obtenir à n'importe quel bureau de la compagnie du Pacifique Canadien.

Le deuxième et troisième steamer de cette ligne laisseront Liverpool vers le 15 Février et 15 Mars respectivement, et suivront la même route.

Les personnes qui s'intéresseraient aux excursions ci-dessus et désiraient d'autres renseignements pourraient obtenir des brochures donnant des renseignements complets en s'adressant au No 266, rue Saint-Jacques Montréal P. Q. Hôtel Windsor Montréal P. Q. Gare Windsor et Gare Balboa Montréal P. Q. ou en écrivant à W. F. Egg, Agent des passagers du District, Montréal P. Q.

La seule Loterie étant sous la protection
du gouvernement du

MEXIQUE

LA

LOTTERIE

DE LA

BENEFICENCIA PUBLICA

(CHARITÉ PUBLIQUE)

ETABLIE EN 1878

N'ayant rien de commun avec aucune
autre institution se servant du même nom.

LE PROCHAIN TIRAGE MENSUEL

Aura lieu dans le Pavillon Mauresque, à
Mexico.

JEUDI, LE 4 DECEMBRE 1890

Prix Capital --- \$60,000

Pour les conditions du contrat la compagnie
doit déposer le plein montant de tous les prix
compris dans le tirage, avant de pouvoir
vendre un seul billet et recevoir le permis of-
ficiel suivant:

CERTIFICAT: Je, par les présentes, certifie
que la banque de Londres et Mexico a en dé-
pôt les fonds nécessaires pour garantir le paie-
ment de tous les prix qui seront gagnés au ti-
rage de la Loterie de Beneficencia Publica.

APOLINAR CASTILLO, Intervenant.
Deplus, la compagnie est requise de distri-
buer cinquante-six pour cent de la valeur de
tous les billets en pr x — une proportion plus
élevée que celle de n'importe quelle autre lo-
terie.

\$0,000 Billets à \$4.00..... \$320,000.00

Prix de billets, en argent Américain

Billet entier \$4, demi billet \$2, quart de
billet \$1

LISTE DES PRIX:

1 Prix capital de \$60,000.....	fait	\$60,000
1 Prix capital de 20,000.....	fait	20,000
1 Prix capital de 10,000.....	fait	10,000
1 Grand prix de 2,000.....	fait	2,000
3 Prix de \$1,000.....	font	3,000
6 Prix de 500.....	font	3,000
20 Prix de 200.....	font	4,000
100 Prix de 100.....	font	10,000
310 Prix de 50.....	font	17,500
534 Prix de 20.....	font	11,080

PRIX APPROXIMATIFS:

150 Prix de \$60, approximatif au prix de \$60,000.....	9,000
150 Prix de \$50, approximatif au prix de \$50,000.....	7,000
150 Prix de \$40, approximatif au prix de \$40,000.....	6,000
799 Prix terminaux de \$25, décidé par le prix de \$60,000.....	15,980

2276 Prix se montant à..... \$178,500

Tous les billets gagnants vendus aux Etats-
Unis sont payés en monnaie ayant cours aux
Etats-Unis.

Agents demandés partout.

Envoyez par lettres ordinaires l'argent,
les mandats poste ou traites qui sont émises
par toutes les compagnies d'express.

Adressez:

U. BASSETTI

MEXICO, MEXIQUE.

PIANOS! PIANOS!

Seuls agents à QUÉBEC autorisés à vendre
les PIANOS suivants

O. Newcombe & Co. de Toronto.

Nendelssohn Pianos & Co. de Toronto.

W. & A. G. de Ingorsoll.

W. & A. G. de Boston.

Schubert Pianos Co. de New-York.

ORGUES, HARMONIUMS pour Eglises et Har-
moniums pour salons. Instruments en
cuivre et à cordes de fabriques françaises
et allemandes. Instruments de musique
de toutes espèces, porte-musique, folios,
étagères, écharpes pour pianos droits, nou-
veau genre, couverts et bancs de pianos de
fantaisie. Récentes publications de mu-
sique de tous genres, vocales et instrumen-
tales, religieuses et profanes.

Prix modérés et conditions faciles.

BERNARD, FILS & CIE,

EDITEURS DE MUSIQUE

Coin des rues St-Jean et Ste-Ursule

Haute-Ville, Québec.

LE GRAND TRONC

Lorsque vous voyagez dans l'Est
ou l'Ouest

Demandez vos billets par cette ligne popu-
laire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces.
Pour PORT HURON, DETROIT, CHI-
CAGO et autres villes dans les Etats de
l'Ouest, elle offre des avantages uniques;
étant la SEULE

COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration.
Donnant correspondances directes pour tous
chemins de fer américains — seule route don-
nant des avantages pour Biddeford, Manches-
ter, Nashua, Boston, Fall River, New-York et
toutes villes et villages importants dans la
Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-
vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal,
où à notre représentant

J. HICKSON,
Admistrateur.
Wm EDGAR
Agent général pour les billets.

A. HURTEAU & FRERES

MARCHANDS DE BOIS DE CHAGE

22, rue Sanguinet, Montréal

Coin des rues Sanguinet et

Dorchester, Téléphone 106

Bassin Wellington, en face des

Bureaux du Grand-Tronc

Téléphone 140

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont
transporté leur bureau au numéro

180 — RUE SAINT-JACQUES — 180

Edifice de la Banque d'Epargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

Élévateur de plancher. Chambre 3 et 4

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000

Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

LE REMEDE DU

PERE MATHIEU!

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la par-
tie la plus centrale de la ville. Excellente cui-
sine, consommation de premier choix. Arran-
gements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop.

Montréal

J. ALCIDE CHAUSSE ERNEST MESSARD

CHAUSSÉE & MESNARD

ARCHITECTES

No 77, Rue Saint-Jacques, Montréal

Téléphone Bell 2545

HOTEL RIENDEAU

58 & 60 PLACE JACQUES CARTIER

Montréal

Cet hôtel de première classe, qui était an-
térieurement au No 61, rue Saint-Gabriel, vient
d'être transporté au No 60, Place Jacques
Cartier.

Prix très modérés, cuisine française.

J. RIENDEAU,

Propriétaire.

VILLACABRAS.

La moi leure Eau Purgative connue, recom-
mandée par les plus hautes sommités médi-
cales françaises. Dépôt chez

C. ALFRED CHOUILLOU

9 et 11, rue St-Alexis, et 12 et 14 rue St-Jean

THIS PAPER may be found on file at Geo. B.

Roswell & Co's Newspaper Ad-

vertising Bureau (10 Spruce St.), where ad vertising

rates and terms for this paper are on file.

242 Broadway, New York, N. Y.

S. LACHANCE, seul propriétaire,

1538 et 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

MAISONS RECOMMANDEES

SAINT-JEAN, P. Q.

Hôtel du Canada Louis Forgue

Maison de première classe,

162, 164, 166, rue Richelieu

NEW-YORK

Hôtel Lantelme

Union Square.—Maison Française de 1^{re} ère
ordre.—Prix modérés

RIMOUSKI

Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Prop

SAINT-HYACINTHE

Hôtel Yamaska, Perreault, Prop

TROIS-PISTOLES

HOTEL LAVIGNE

QUERBEC

CHAUSSURES

J. S. LANGLOIS, 121, rue St-Joseph, St-Roch

Hôtel Albion, L. A. & J. E. DION, Prop.

29, rue du Palais

Magasin du Louvre, COTÉ & FAGUY

Importateurs de Marchandises d'Etapes et de

Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

PENSION FRECHET

Rue Saint-Louis, vis-à-vis l'hôtel Saint-Louis

Librairie-Papeterie, Berti & Tourangeau

41, rue St-Joseph, St-Roch

CYR. DUQUET

Horloger, bijoutier, a transporté temporairement son établissement au No 16, rue St-Jean,
vis-à-vis la Caisse d'Economie.

SOREL

HOTEL BRUNSWICK, J. Fish, Prop.

TROIS-RIVIERES

N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame

Tapis, Mémoires à Soutanes, etc.

HOTEL DUFRESNE

JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

MONTREAL

THE BRITISH CIGAR STORE

1574, rue Notre-Dame

RESTAURANT OCCIDENTAL

121, rue Vitre, Montréal

RESTAURANT VICTOR

594, rue Lagauchetière

Librairie française

2524, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Important de Paris chaque semaine les der-
nières nouveautés, œuvres des grands écri-
vains, depuis 25c le vol. Envoi dans toute la
Puissance.

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la par-
tie la plus centrale de la ville. Excellente cui-
sine, consommation de premier choix. Arran-
gements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop.

Montréal

J. ALCIDE CHAUSSE ERNEST MESSARD

CHAUSSÉE & MESNARD

ARCHITECTES

No 77, Rue Saint-Jacques, Montréal

Téléphone Bell 2545

HOTEL RIENDEAU

58 & 60 PLACE JACQUES CARTIER

Montréal

Cet hôtel de première classe, qui était an-
térieurement au No 61, rue Saint-Gabriel, vient
d'être transporté au No 60, Place Jacques
Cartier.

Prix très modérés, cuisine française.

J. RIENDEAU,

Propriétaire.

VILLACABRAS.

La moi leure Eau Purgative connue, recom-
mandée par les plus hautes sommités médi-
cales françaises. Dépôt chez

C. ALFRED CHOUILLOU

9 et 11, rue St-Alexis, et 12 et 14 rue St-Jean

THIS PAPER may be found on file at Geo. B.

Roswell & Co's Newspaper Ad-

vertising Bureau (10 Spruce St.), where ad vertising

rates and terms for this paper are on file.

242 Broadway, New York, N. Y.

Attraction sans precedent

Plus de deux millions distribués

L.S.L.

COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins
d'éducation et de charité, et ses franchises
déclarées, être parties de la présente Consti-
tution de l'Etat en 1879, par un vote populaire
écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires
ont lieu semi-annuellement (Juin et Decem-
bre) et les Grands Tirages Simples ont lieu
mensuellement, les dix autres mois de l'an-
née. Ces tirages ont lieu en publi, à l'Acadé-
mie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous
surveillons les arrangements faits pour les
tirages mensuels et semi-annuels de la Com-
pagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane,
que nous gérons et contrôlons personnellement
les tirages nous-mêmes et que tout est
conduit avec honnêteté, franchise et bonne
foi pour tous les intéressés; nous autorisons
la Compagnie à se servir de ce certificat, avec
des fac-simile de nos signatures attachés dans
ses annonces.

Edw. J. Ferguson
J. T. Early

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers,
paierons tous les prix gagnés aux Loteries de
l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à
nos caisses.

R. M. Waimley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE
ORLEANS.

MARDI, 16 DECEMBRE 1890

PRIX CAPITAL - - - \$600,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$600,000 est.....	\$600,000
1 PRIX DE 200,000 est.....	200,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
2 PRIX DE 20,000 sont.....	40,000
5 PRIX DE 10,000 sont.....	50,000
10 PRIX DE 5,000 sont.....	50,000
25 PRIX DE 2,000 sont.....	50,000
100 PRIX DE 800 sont.....	80,000
200 PRIX DE 400 sont.....	120,000
500 PRIX DE 200 sont.....	200,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000 sont.....	100,000
100 PRIX DE 800 sont.....	80,000
100 PRIX DE 400 sont.....	40,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE \$200 sont.....	\$399,600
3,144 prix se montant à.....	\$2,159,600

PRIX DES BILLES:

Billet complet, \$40; Demis \$20;
Huitièmes \$5; Vingtièmes \$2;
Quarantièmes \$1.

Prix des Clubs, 55 billets d'une piastre pour \$50

ENVOYER TOUT ARGENT PAR L'EX-
PRESS, ET LA COMPAGNIE
PAIERA LES FRAIS
DE PORT.

S'adresser à M. A. DAUPHIN,
New-Orléans, La

N'oubliez pas que la charte actuelle de la
Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme
partie de la constitution de l'Etat de la Loui-
siane et qui a été déclarée par la Cour Su-
preme des E.-U. un contrat avec l'Etat de
la Louisiane et une partie de la constitution
de cet Etat n'expire que le premier jan-
vier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui
s'est réunie le 10 de juillet cette année, a
ordonné qu'un amendement à la consti-
tution de l'Etat soit soumis au peuple à une
élection qui aura lieu en 1892 amendement
destiné à prolonger la charte de la Com-
pagnie de la Loterie de l'Etat de la Loui-
siane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-
neuf.

Colonne Carsley

Thé et café servis gratuitement pendant ce mois

NOS ENCYCLOPÉDIES

Les demandes pour les encyclopédies augmentent à mesure que le mois avance. Il est vraiment étonnant de voir le nombre de clients qui achètent pour \$25 et au-delà en une seule emplette.

NOUS POUVONS RÉSISTER

Les demandes faites aux éditeurs pour un plus grand nombre de livres qu'ils s'attendaient peuvent les faire hésiter à nous les envoyer. Mais notre convention est telle qu'elle doit être remplie à la lettre durant ce mois de sorte que nous pouvons suffire aux demandes si les éditeurs ne le peuvent pas.

SURPRIS NOUS-MÊMES

Le grand nombre de manteaux d'hiver pour dames vendus dernièrement a beaucoup augmenté la demande des encyclopédies. Les robes faites et les commandes pour costumes jouent un rôle important dans le transport des livres. C'est certainement une méthode très pratique d'annoncer un livre de valeur mais elle est dispendieuse pour les éditeurs.

S. CARSLY

CHOSSES ÉTRANGES

Le dernier incident étrange et imprévu chez S. CARSLY est que plusieurs

GRANDES ENCYCLOPÉDIES

sont tombées entre ses mains pour en disposer. Mais comme nous ne faisons le commerce de livres, nous ne les offrons pas en vente mais nous les donnons à nos clients.

A PROPOS DU LIVRE

Le livre mesure 9½ x 12 pouces et l'épaisseur est de deux pouces. Les éditeurs nous écrivent qu'ils sont bon marché à SIX piastres chacun. Le livre contient une foule d'informations diverses, outre 1,600 illustrations descriptives.

MOTS DES ÉDITEURS

Lisez ce que disent les éditeurs. La seule Encyclopédie du genre. Il forme à lui seul une bibliothèque illustrée. Cette Encyclopédie contient des informations qu'on ne peut trouver dans les autres livres. Il est relié avec la meilleure offre anglaise, contient 590 pages, 1000 magnifiques illustrations, au-delà de 100 biographies des hommes les plus célèbres du monde et donne un compte rendu simple mais soigné de sujets intéressants.

Le prix en détail est \$6.00.

AVIS PUBLIC

S. Carsley n'a qu'un seul magasin à Montréal. Point de succursale.

S. CARSLY.

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages
EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

S. CARSLY

1765, 1767, 1768, 1771, 1773, 1175, 1777. RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

DEMENAGEMENT !

Nous avons l'honneur d'annoncer à nos pratiques et au public en général qu'à cause de la démolition de notre magasin, pour l'élargissement de la rue Notre-Dame, nous avons transporté notre stock au No 2092, rue Notre-Dame, plus haut que le carré Chaiboille. Nous avons fait d'énormes réductions sur toutes nos marchandises, et nous invitons le public à en profiter.

Grand choix de Hardes Faites pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants. Chemises, Collets, Cols, Corps et Caleçons, Chapeaux, etc., etc. Une visite est sollicitée.

DUPUIS, LANOIX & Cie

2092, rue Notre-Dame, ci-devant à l'ancien Magasin I. A. Beauvais



DANS TOUT L'UNIVERS

Le Johnston's Fluid Beef

Est employé comme nourriture fortifiante pour les malades et les convalescents.

RICHARD LAMB

Importateur et Manufacturier de Chapeaux, Casques et Fourrures — Garnitures en Fourrures teintes et réparées avec soin

Des Casquettes de Fantaisie en Heluche, Velours, Polos, etc., etc., faites à ordre pour Dames et Enfants. Une visite est sollicitée avant d'aller ailleurs.

2295 — Rue Notre-Dame, Montréal — 2259

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

“ WESTERN ”

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1888..... \$2,025,192.56
Sécurité pour les assurés..... 1,837,286.47

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR ROGUE,
Agent du département français.

J. H. ROUTH & Cie.
Agents généraux.

Nous donnons des recus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

EMPLATRE MONTAGNES VERTES
D'EGALE POUSSÉE
COLLEGE TUCKER
LANE

SIROP BOTANIQUE DE
GEO TUCKER EST
GARANTI DE GUÉRIR
TOUX ET LA
COQUELUCHE

BAUME DES MONTAGNES VERTES
DE GEO TUCKER, POUR
LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

\$5.000 DE RÉCOMPENSE
POUR DE MEILLEURES
MÉDECINES
PATENTÉES
VENDUS PAR TOUS
PHARMACIENS
ET ÉPICIERS
RESPECTABLES
DEPOT CHEZ

MÈRES SAUVEZ LA
VIE A VOS PETITS
ENFANTS EN
DEMANDANT TOUJOURS
A VOTRE PHARMACIEN
LES BONBONS DE
CHOCOLAT INDIEN
DES MONTAGNES
VERTES DE
GEO TUCKER
POUR LES VERS.

N'oubliez pas de
demander les
petites pilules
POMMES DE MAI
DE LA MONTAGNE VERTE
DE GEO TUCKER
POUR LA PURGATION.
DYSPEPSIE.
CONSTIPATION ETC
12 PILULES LA DOSE

DES MILLIERS
DE PERSONNES
SOUFFRANTES
ONT
IMMÉDIATEMENT
RECOURS AUX
Remèdes Sauvages
DE
GEO. TUCKER

429, RUE GRAIG
EN FACE DU
CHAMP DE MARS

LYMAN, FILS & CIE
PHARMACIE EN GROS,
RUE ST-PAUL, MONTREAL.

HOTEL ST - LOUIS

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)

64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM. John Johnson & Cie, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque « Ottawa ». La table est des mieux servies. Primeurs de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

J. JOHNSON & CIE,
64, rue St-Gabriel, Montréal.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
192 rue St-Laurent.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

LINGE DE CORPS POUR L'HIVER A L'USAGE DES DAMES ET ENFANTS

On vient de placer en magasin une quantité considérable de linge de corps pour l'hiver, importé directement des plus célèbres fabriques anglaises, écossaises et allemandes, les marchandises ont été achetées avec le plus grand soin par acheteur d'expérience et nous sommes sûrs que si vous nous faites une visite, nous aurons votre pratique, vu que notre assortiment de NOUVELLES MARCHANDISES est des plus considérables et nos prix bien au-dessous de ceux des autres magasins.

Tout le linge de corps de différentes qualités pour dames et enfants est à bon marché et mérite d'attirer l'attention des acheteurs. Vous économiserez de 15 à 20 pour cent si vous faites vos achats à notre établissement.

Nous avons un magnifique assortiment de gilets de laine, blancs et à côtes, avec manches courtes ou longues, de toutes grandeurs. Prix 75 cts, \$1.00 et \$1.25.

Aussi, gilets de laine blancs et à côtes pour enfants, à manches courtes ou longues, de toutes grandeurs. Prix 40 cts, 50 cts, 55 cts et 60 cts, suivant la grandeur.

Assortiment complet de gilets en laine Shetland pour dames, de toutes grandeurs, au prix du gros. Gilets en laine Shetland dans les derniers goûts et jupons à côtes, \$1.10, \$1.25, \$1.50, \$1.75 et \$2.00.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 580

demandez le Pond's Extract. Evitez les imitations



Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamois.

POUR
Tous les Maux
Hémorroïdes
Contusions
Catarrhes
Blessures
Douleurs
Brûlures
Toilette
Intime
ET LA
Grippe

SERVEZ-VOUS DE POND'S EXTRACT

Il guérit les

Engelures

Enrouements

Rhumatismes

Maux d'Yeux

Hémorragies

Inflammations

Maux de Gorge

Préparé seulement par la

POND'S EXTRACT CO.

76 Fifth Avenue
New York